Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lemariagedefig00beau

PQ
1222
.A3
1830
SMRS

ACTE I, SCENE IX.

LE

MARIAGE DE FIGARO,

OU

LA FOLLE JOURNÉE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

de Beaumarchais,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE MARDI 27 AVRIL 1784.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, grand corrégidor d'Andalousie.
FIGARO, valet de chambre du Comte, et concierge du château.
BARTHOLO, médecin de Séville.
BAZILE, maître de clavecin de la Comtesse.
CHÉRUBIN, premier page du Comte.
ANTONIO, jardinier du château, oncle de Suzanne et père de Fanchette.
DON GUSMAN BRID'OISON, lieutenant du siége.
DOUBLEMAIN, greffier, secrétaire de Don Gusman.
UN HUISSIER AUDIENCIER.
GRIPE-SOLEIL, jeune pastoureau.

PERSONNAGES.

PÉDRILLE, piqueur du Comte.
UN LAQUAIS.
LA COMTESSE, épouse du Comte.
SUZANNE, première camériste de la Comtesse et fiancée de Figaro.
MARCELINE, femme de charge.
FANCHETTE, fille d'Antonio.
UNE JEUNE BERGÈRE.
QUATRE PRUD'HOMMES, conseillers du siége, PAYSANS, PAYSANNES, vassaux du Comte ; VALETS DU COMTE ; TRAVAILLEURS.

La scène est au château d'Aguas-Frescas, à trois lieues de Séville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée : un grand fauteuil de malade est au milieu.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le bouquet de fleurs d'oranger appelé chapeau de la mariée.

FIGARO, *toisant le plancher.*

Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi?

FIGARO, *lui prenant les mains.*

Sans comparaison, ma charmante. Oh! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille,

est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!

SUZANNE, *retirant ses mains.*

Que mesures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la cède.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore...

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raison.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire?

FIGARO.

Oh! quand elles sont sûres de nous...

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur ou non?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, qui tient le milieu des deux appartemens. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté; zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose? il n'a qu'à tinter du sien; crac, en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien! mais quand il aura *tinté* le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission, zeste, en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts...

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh! qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu?

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, M. le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

SUZANNE.

Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

Il jette sa toise dans la coulisse.

SUZANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il était triste!

FIGARO.

Je le sais tellement que, si M. le comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Eh bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, *se frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de surprise, et mon front fertilisé...

SUZANNE, *retirant la main de Figaro.*

Ne le frotte donc pas.

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE, *en riant.*

S'il y venait un petit bouton, des gens superstitieux...

FIGARO.

Tu ris, friponne! Ah! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piége, et d'empocher son or!

SUZANNE.

De l'intrigue et de l'argent, te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien; car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien plus aisé; mille sots coquins l'ont fait, mais...

On sonne de l'intérieur.

SUZANNE.

Voilà madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit Fi, fi, Figaro; rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui? je t'en souhaite! Et qu'en dirait demain mon mari? (*Figaro l'embrasse.*) Eh bien! eh bien!

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE, *se défrippant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO, *mystérieusement.*

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin.

On sonne une seconde fois.

SUZANNE, *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, monsieur; je n'ai plus rien à vous.

Suzanne sort en courant.

FIGARO, *courant après elle.*

Oh! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCENE II.

FIGARO, *seul.*

La charmante fille! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices! mais sage!... (*Il marche vivement en se frottant les mains.*) Ah! monseigneur, mon cher monseigneur! vous voulez m'en donner à garder? Je cherchais aussi pourquoi, m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, monsieur le comte : trois promotions à la fois: vous, compagnon ministre; moi, casse-cou politique, et Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche; et puis fouette courrier! pendant que je galopperais d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin : me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne : quelle douce réciprocité! Mais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même temps, les affaires de votre maître et celles de votre valet! représenter à la fois le roi et moi dans une cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop.— Pour toi, Bazile, fripon mon cadet, je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux; je veux... Non, dissimulons avec eux pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur Figaro! D'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une Marceline qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les présens; donner le change aux petites passions de monsieur le comte; étriller rondement monsieur du Bazile, et...

SCENE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO, *s'interrompant.*

E é é eh! voilà le gros docteur! la fête sera complète. Eh! bonjour, cher docteur de mon cœur. Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château?

BARTHOLO, *avec dédain.*

Ah! mon cher monsieur, point du tout.

FIGARO.

Cela serait bien généreux.

BARTHOLO.

Certainement; et par trop sot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre.

BARTHOLO.

Avez-vous autre chose à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris soin de votre mule!

BARTHOLO, *en colère.*

Bavard enragé! laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, docteur? Les gens de votre état sont bien durs! pas plus de pitié des pauvres animaux, en vérité... que si c'étaient des hommes. Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Elle vous le contera de reste. Adieu, docteur.

Il sort.

SCENE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO, *le regardant aller.*

Ce drôle est toujours le même! et à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent...

MARCELINE, *le retournant.*

Enfin vous voilà donc, éternel docteur? toujours si grave et compassé qu'on pourrait mourir en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère et provoquante! Eh bien! qui rend donc ma présence au château si nécessaire? M. le comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse comtesse, est-elle incommodée, Dieu merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO, *avec joie.*

Ah! le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne sait comment définir le comte; il est jaloux et libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va sans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro, qu'il comble en faveur de cette union...

BARTHOLO.

Que son excellence a rendue nécessaire ?

MARCELINE.

Pas tout-à-fait ; mais dont son excellence voudrait égayer en secret l'événement avec l'épousée ..

BARTHOLO.

De M. Figaro ? c'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraud loge ici ? C'est une caverne ! Eh ! qu'y fait-il ?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve, est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi, depuis si long-temps.

BARTHOLO.

Je me serais débarrassé vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle manière ?

BARTHOLO.

En l'épousant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel, que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix ? ne le devez-vous pas ? Où est le souvenir de vos engagemens ? qu'est devenu celui de notre petit Emmanuel ? ce fruit d'un amour oublié, qui devait nous conduire à des noces ?

BARTHOLO, *ôtant son chapeau.*

Est-ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville ? et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif...

MARCELINE.

Eh bien ! n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO.

Ah ! volontiers, parlons ; mais quel mortel abandonné du ciel et des femmmes... ?

MARCELINE.

Eh ! qui pourrait-ce être, docteur, sinon le beau, le gai, l'aimable Figaro ?

BARTHOLO.

Ce fripon-là ?

MARCELINE.

Jamais fâché, toujours en belle humeur ; donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé ; sémillant, généreux ! généreux !

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un seigneur. Charmant enfin ; mais c'est le plus grand monstre !

BARTHOLO.

Et sa Suzanne ?

MARCELINE.

Elle ne l'aurait pas, la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage !

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés ; et, si je ne craignais d'éventer un petit secret de femmes...

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps ?

MARCELINE.

Ah ! vous savez que je n'en ai pas pour vous ; mon sexe est ardent, mais timide ; un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux ; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée, que toute femme en sent l'importance, effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela mènera-t-il ?

MARCELINE.

Que, la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le comte, lequel, pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage ; alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu ! c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse

MARCELINE, *vite.*

Et qui croit ajouter à ses plaisir en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vite.*

Et qui m'a volé, dans le temps, cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah ! quelle volupté !

SCENE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

Suzanne tient un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, et une robe de femme sur le bras

BARTHOLO.

De punir un scélérat !

MARCELINE.

De l'épouser, docteur, de l'épouser.

SUZANNE.

L'épouser ! l'épouser ! qui donc ? mon Figaro ?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non ? vous l'épousez bien.

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère ! — Nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter monseigneur, dont on ne parle pas.

SUZANNE, *faisant une révérence.*

Votre servante, madame. Il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *de même.*

Bien la vôtre, madame. Où est donc l'amertume ? n'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens ?

SUZANNE.

Qu'il procure ?

MARCELINE.

Oui, madame.

SUZANNE.

Heureusement, la jalousie de madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la façon de madame.

SUZANNE.

Oh! cette façon, madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout; innocente comme un vieux juge.

BARTHOLO, *attirant Marceline pour l'emmener.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *faisant une révérence.*

L'accordée secrète de monseigneur.

SUZANNE, *de même.*

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, *de même.*

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, madame?

SUZANNE, *de même.*

A cet égard, madame n'a rien à désirer.

MARCELINE, *de même.*

C'est une si jolie personne que madame!

SUZANNE, *de même.*

Eh mais! assez pour désoler madame.

MARCELINE, *de même.*

Surtout bien respectable!

SUZANNE, *de même.*

C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes! aux duègnes!

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline!

MARCELINE.

Allons, docteur, car je n'y tiendrais pas. (*Faisant une grande révérence.*) Bonjour, madame.

Elle sort avec Bartholo.

SCENE VI.

SUZANNE, *seule, parlant encore à Marceline.*

Allez, madame! allez, pédante! je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages. (*A elle-même.*) Voyez cette vieille sibylle, parce qu'elle a fait quelques études, et tourmenté la jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château. (*Jetant la robe qu'elle tient sur un grand fauteuil.*) Je ne sais plus ce que je venais prendre.

SCENE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *accourant.*

Ah! Suzon, depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule... Hélas! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur?

CHÉRUBIN, *piteusement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE, *le contrefaisant.*

Chérubin, quelque sottise!

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisais répéter son petit rôle d'innocente, pour la fête de ce soir; il s'est mis dans une fureur en me voyant: « Sortez, m'a-t-il dit, petit... » je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit: « sortez, et demain vous ne coucherez pas au château. » — Si madame, si ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiser, c'est fait, Suzon, je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir, moi? c'est mon tour! Ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN.

Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle; mais qu'elle est imposante!

SUZANNE.

C'est-à-dire que je ne le suis pas, et qu'on peut oser avec moi...

CHÉRUBIN.

Tu sais bien, méchante, que je n'ose pas oser; mais que tu es heureuse!.. à tous momens la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah! Suzon, je donnerais... Qu'est-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE, *raillant, en imitant le ton passionné de Chérubin.*

Hélas! l'heureux bonnet et le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine...

CHÉRUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit! donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Eh que non pas!... Son cœur... comme il est familier donc!... Si ce n'était par un morveux sans conséquence... (*Chérubin lui arrache le ruban.*) Ah! le ruban!

CHÉRUBIN, *en tournant autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il est égaré, gâté, qu'il est perdu; tu diras tout ce que tu voudras *.

SUZANNE, *tournant après Chérubin.*

Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien... Rendez-vous le ruban?

Elle veut le reprendre.

CHÉRUBIN, *tirant une romance de sa poche.*

Laisse, ah! laisse-le-moi, Suzon; je te donnerai ma romance; et, pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes momens, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

SUZANNE, *lui arrachant la romance.*

Amuser votre cœur, petit scélérat! vous croyez parler à votre Fanchette; on vous surprend chez elle, et

* Chérubin, Suzanne.

vous soupirez pour madame; et vous m'en contez à moi, par dessus le marché.

CHÉRUBIN, *exalté.*

Cela est vrai, d'honneur! je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps, je sens ma poitrine agitée, mon cœur palpite au seul aspect d'une femme; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent; enfin le besoin de dire à quelqu'un : *Je vous aime*, est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. Hier, je rencontrai Marceline...

SUZANNE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

CHÉRUBIN.

Pourquoi non? elle est femme, elle est fille; une fille! une femme! ah! que ces noms sont doux! qu'ils sont intéressans!

SUZANNE.

Il devient fou.

CHÉRUBIN.

Fanchette est douce, elle m'écoute au moins; tu ne l'es pas toi!

SUZANNE.

C'est bien dommage; écoutez donc monsieur...

Elle veut lui arracher le ruban.

CHÉRUBIN, *tournant en fuyant.*

Ah! ouiche! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie; mais si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers.

Il lui donne chasse à son tour.

SUZANNE, *après avoir tourné en fuyant.*

Mille soufflets, si vous approchez; je vais m'en plaindre à ma maîtresse, et loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monseigneur : C'est bien fait, monseigneur ; chassez-nous ce petit voleur, renvoyez à ses parens un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer madame, et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN, *voyant le Comte entrer, se jette derrière le fauteuil avec effroi.*

Je suis perdu!

SUZANNE.

Quelle frayeur?

SCENE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN, *caché.*

SUZANNE, *apercevant le comte.*

Ah!

Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.

LE COMTE, *s'avançant.*

Tu es émue, Suzon, tu parlais seule, et ton petit cœur paraît dans une agitation bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous? si l'on vous trouvait avec moi...

LE COMTE.

Je serais désolé qu'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour; je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues, écoute.

Il s'assied dans le fauteuil.

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE, *lui prenant la main.*

Un seul mot: tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres; j'emmène avec moi Figaro, je lui donne un excellent poste; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE.

Ah! si j'osais parler...

LE COMTE, *la rapprochant de lui.*

Parle, parle, ma chère, use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant...

SUZANNE, *en colère.*

Je ne sais plus ce que je disais.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien! lorsque monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'épousa par amour: lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur...

LE COMTE, *gaiement.*

Qui faisait bien de la peine aux filles! Ah! Suzette, ce droit charmant, si tu voulais en jaser sur la brune, au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur...

SCENE IX.

LES MÊMES, BAZILE, *en dehors.*

BAZILE, *en dehors.*

Il n'est pas chez lui monseigneur.

LE COMTE, *se levant.*

Quelle est cette voix?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laisse ici!

BAZILE, *criant en dehors.*

Monseigneur était chez madame, il en est sorti: je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher... Ah! derrière ce fauteuil... assez mal; mais renvoie-le bien vite.

Suzanne lui barre le chemin, il la pousse doucement, elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit page ; mais pendant que le Comte s'abaisse et prend sa place, Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fauteuil, à genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le page et se met devant le fauteuil.

BAZILE, *en entrant**.

N'auriez-vous pas vu monseigneur, mademoiselle ?

SUZANNE, *brusquement.*

Eh ! pourquoi l'aurais-je vu ? laissez-moi.

BAZILE, *s'approchant.*

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y aurait rien d'étonnant à ma question ; c'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous ?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Désirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari ?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre ? Grâce à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendait hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Indigne !

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne, j'avais pensé...

SUZANNE, *outrée.*

Des horreurs... Qui vous permet d'entrer ici ?

BAZILE.

Là, là, mauvaise, Dieu vous apaise ! il n'en sera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde M. Figaro comme l'obstacle qui nuit à monseigneur ; et sans le petit page...

SUZANNE, *timidement.*

Don Chérubin ?

BAZILE, *la contrefaisant.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse, et qui, ce matin encore, rôdait ici pour y entrer, quand je vous ai quittée ; dites que cela n'est pas vrai ?

SUZANNE.

Quelle imposture ! Allez-vous-en, méchant homme.

BAZILE.

On est un méchant homme parce qu'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère ?

SUZANNE, *en colère.*

Ah ! oui, pour moi !...

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour madame ! En effet, quand il sert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux...! mais, peste ! qu'il ne s'y joue pas, monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous, bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits, pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrâce de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé ? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

* Le Comte et Chérubin cachés, Suzanne, Bazile.

LE COMTE, *se levant**.

Comment ! tout le monde en parle !

SUZANNE.

Ah ! ciel !

BAZILE.

Ah ! ah !

LE COMTE.

Courez, Bazile, et qu'on le chasse !

BAZILE.

Ah ! que je suis fâché d'être entré !

SUZANNE, *troublée.*

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle est saisie ; asseyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE, *le repoussant vivement.*

Je ne veux pas m'asseoir... Entrer ainsi librement, c'est indigne !

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chère, il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE.

Moi, je suis désolé de m'être égayé sur le page, puisque vous l'entendiez ; je n'en usais ainsi que pour pénétrer ses sentimens, car au fond...

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parens.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage ?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier !

BAZILE.

Avec Fanchette ?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, *outrée.*

Où monseigneur avait sans doute affaire aussi !

LE COMTE, *gaiement.*

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, *gaiement.*

Mais non ; j'allais chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres : je frappe, on est long-temps à m'ouvrir ; ta cousine a l'air empêtré ; je prends un soupçon, je lui parle, et, tout en causant, j'examine... Il y avait derrière la porte une espèce de rideau, de porte-manteau, de je ne sais pas quoi, qui couvrait des hardes ; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau, (*pour imiter le geste, il lève la robe qui est sur le fauteuil*) et je vois... (*Apercevant le page.*) Ah !

BAZILE.

Ah ! ah !

LE COMTE, *ayant fixé Suzanne, qui va ramasser la robe.*

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux **.

* Chérubin dans le fauteuil, le Comte, Suzanne, Bazile.

** Suzanne, Chérubin dans le fauteuil, le Comte, Bazile.

LE COMTE, *à Suzanne.*

A merveille, mademoiselle: à peine fiancée, vous faites de ces apprêts!... C'était pour recevoir mon page que vous désiriez d'être seule? (*A Chérubin.*) Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquait de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première camériste, à la femme de votre ami; mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie... Etait-il avec vous, Bazile?

SUZANNE, *outrée.*

Il n'y a ni tromperie ni victime; il était là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, *emporté.*

Puisse-tu mentir en le disant! son plus cruel ennemi n'oserait lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me priait d'engager madame à vous demander sa grâce. Votre arrivée l'a si fort troublé qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, *en colère.*

Ruse d'enfer! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas! monseigneur, j'étais tremblant derrière.

LE COMTE.

Autre fourberie! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon, mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, *plus outré.*

C'est donc une couleuvre que ce petit... serpent-là! il nous écoutait!

CHÉRUBIN.

Au contraire, monseigneur, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie! (*A Suzanne.*) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil et le mettant sur ses pieds.*

Il resterait là devant toute la terre.

SCENE X.

CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE; PAYSANS *et* PAYSANNES *vêtus de blanc;* VALETS.

FIGARO, *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, et parlant à la comtesse.*

Il n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, monsieur le comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point; mais comme leur demande n'est pas déraisonnable...

LE COMTE, *embarrassé.*

Il faudrait qu'elle le fût beaucoup...

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO, *bas.*

Va toujours.

LE COMTE, *à Figaro.*

Que voulez-vous?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour madame...

LE COMTE.

Eh bien! ce droit n'existe plus; que veux-tu dire?

FIGARO, *malignement.*

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, *plus embarrassé.*

Tu te moques, ami! l'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance; ah! c'est la tyrannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, *prenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main, publiquement, la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions. Adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain chanté en chœur rappelle à jamais le souvenir...

LE COMTE, *embarrassé.*

Si je ne savais pas qu'amoureux, poète et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

FIGARO, *aux paysans et paysannes.*

Joignez-vous à moi, mes amis.

TOUS *ensemble.*

Monseigneur! monseigneur!

SUZANNE, *au comte.*

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE, *à part.*

La perfide!

FIGARO.

Regardez-la donc, monseigneur; jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laisse là ma figure, et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

Ma vertu!... C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monsieur le comte; et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, madame; et c'est à ce titre que je me rends.

TOUS *ensemble.*

Vivat!

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris. (*Haut.*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remît à tantôt. (*A part.*) Faisons vite chercher Marceline.

FIGARO, *à Chérubin**.

Eh bien! espiègle, vous n'applaudissez pas?

SUZANNE, *à Figaro.*

Il est au désespoir. (*A la comtesse.*) Monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE, *à Suzanne.*

Ah! (*Au comte.*) Monsieur, je demande sa grâce.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas! il est si jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, *tremblant.*

Pardonner généreusement n'est pas le droit du seigneur auquel vous avez renoncé en épousant madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE.

Si monseigneur avait cédé le droit de pardonner, ce serait sûrement le premier qu'il voudrait racheter en secret.

LE COMTE, *embarrassé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, *au Comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur; mais jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles...

LE COMTE, *embarrassé.*

Eh bien! c'est assez...

FIGARO, *à Suzanne.*

Qu'entend-il?

LE COMTE, *vivement.*

C'est assez; c'est assez; tout le monde exige son pardon, je l'accorde, et j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS *ensemble.*

Vivat!

LE COMTE.

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ, pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah! monseigneur, demain.

LE COMTE, *insistant.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, et demandez sa protection.

** Chérubin met un genou en terre devant la Comtesse et ne peut parler.

* Chérubin, Figaro, Suzanne, la Comtesse, etc.

** Figaro, Suzanne, Chérubin, la Comtesse, etc.

LA COMTESSE, *émue.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur; souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence; soyez soumis, honnête et brave; nous prendrons part à vos succès.

Chérubin se relève et retourne à sa place *.

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, madame!

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse? Il est allié de mes parens, et, de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avait raison. (*Haut.*) Jeune homme, embrassez Suzanne... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, monseigneur? il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine. (*Il l'embrasse.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: dame! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes: plus d'échaudés, de goûtés à la crême; plus de main-chaude, ou de colin-maillard. De bons soldats, morbleu! basanés, mal vêtus; un grand fusil bien lourd; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; et ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu...

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronostic?

LE COMTE.

Où donc est Marceline? il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres?

FANCHETTE, *s'approchant.*

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg, par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra...?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisait qu'il ne lui plût jamais?

FANCHETTE.

Monsieur le docteur lui donnait le bras.

LE COMTE, *vivement.*

Le docteur est ici?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparée.

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avait l'air bien échauffé; elle parlait tout haut en marchant, puis elle s'arrêtait, et faisait comme ça de grands bras... et monsieur le docteur lui faisait comme ça, de la main, en l'apaisant: elle paraissait si courroucée! elle nommait mon cousin Figaro.

LE COMTE, *en lui prenant le menton.*

Cousin... futur.

* Chérubin, Figaro, Suzanne, la Comtesse, etc.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier?...

LE COMTE.

Bonjour, bonjour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce; elle aurait troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en réponds. (*Haut à la Comtesse.*) Allons, madame, entrons. — Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Est-il bien enfilé?

SUZANNE, *bas.*

Charmant garçon!

Ils sortent tous.

SCENE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux et les ramène.

FIGARO.

Ah çà! vous autres, la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite; il faut bravement nous recorder: ne faisons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuse, nous: sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, *malignement.*

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *faisant, sans que Bazile le voie, le geste de le rosser.*

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrais bien rester?

CHÉRUBIN.

Ah! si je le voudrais!

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille; un temps de galop jusqu'à la ferme, reviens à pied par les derrières; monseigneur te croira parti; tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle!

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grâce une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le père n'est pas satisfait; la fille a été soufflétée; elle n'étudie pas avec vous: Chérubin! Chérubin! vous lui causerez des chagrins. *Tant va la cruche à l'eau...*

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécile, avec ses vieux proverbes! Eh bien! pédant, que dit la sagesse des nations? *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, *en s'en allant.*

Pas si bête, pourtant, pas si bête!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre à coucher superbe; dans le fond, un grand lit dans une alcôve, ayant une estrade au-devant; à gauche, une porte qui conduit dans l'appartement des femmes de la Comtesse; à droite, une fenêtre donnant sur le potager, et devant laquelle est une banquette; sur le côté gauche, vers le fond, la porte d'entrée, et sur la droite, au second plan, la porte du cabinet de toilette de la Comtesse; presque au milieu de la scène, mais un peu vers la droite, une bergère; des siéges çà et là, sur l'un desquels est une guitare.

SCENE PREMIERE.

SUZANNE *et* LA COMTESSE, *entrant par la porte à gauche.*

LA COMTESSE, *se jetant dans une bergère.*

Ferme la porte, Suzanne. (*Suzanne ferme la porte.*) Conte-moi tout dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à madame.

LA COMTESSE.

Quoi, Suzon! il voulait te séduire?

SUZANNE.

Oh! que non! monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante: il voulait m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit page était présent?

SUZANNE.

C'est-à-dire, caché derrière le grand fauteuil. Il venait me prier de vous demander sa grâce.

LA COMTESSE.

Eh! pourquoi ne pas s'adresser à moi-même? est-ce que je l'aurais refusé, Suzon?

SUZANNE.

C'est ce que j'ai dit : mais ses regrets de partir, et surtout de quitter madame!... *Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!*

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon? moi qui l'ai toujours protégé...

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais, il s'est jeté dessus...

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon ruban... Quelle enfance!

ZUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; madame, c'était un lion; ses yeux brillaient... *Tu ne l'auras qu'avec ma vie,* disait-il en forçant sa petite voix douce et grêle.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Eh bien! Suzon?

SUZANNE.

Eh bien! madame, est-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là? *Ma marraine par-ci; je voudrais bien par l'autre;* et, parce qu'il n'oserait seulement baiser la robe de madame, il voudrait toujours m'embrasser moi.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Laissons... laissons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire...?

SUZANNE.

Que, si je ne voulais pas l'entendre, il allait protéger Marceline.

LA COMTESSE, *se levant et se promenant, en se servant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère, uniquement par orgueil. Ah! je l'ai trop aimé! je l'ai lassé de mes tendresses et fatigué de mon amour; voilà mon seul tort avec lui : mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider. Viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, *se servant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici!...

SUZANNE.

C'est que madame parle et marche avec action.

Elle va ouvrir la croisée du fond.

LA COMTESSE, *rêvant long-temps.*

Sans cette constance à me fuir... Les hommes sont bien coupables!

SUZANNE, *criant de la fenêtre.*

Ah! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre lévriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du temps devant nous. (*Elle s'assied. Figaro frappe en dehors.*) On frappe, Suzon.

SUZANNE, *courant ouvrir en chantant.*

Ah! c'est mon Figaro! ah! c'est mon Figaro!

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

SUZANNE.

Mon cher ami, viens donc! Madame est dans une impatience...!

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? D'une misère. Monsieur le comte trouve notre jeune femme aimable, il voudrait en faire sa maîtresse; et c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et, parce que Suzanne ma fiancée n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline; quoi de plus simple encore? Se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs, c'est ce que chacun fait, ce que nous allons faire nous-mêmes : eh bien! voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, madame?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Or, pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit; mais comment?

FIGARO.

C'est déjà fait, madame; un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE.

Sur moi! la tête vous tourne.

FIGARO.

Oh! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme aussi jaloux!

FIGARO.

Tant mieux! pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang; c'est ce que les femmes entendent si bien! Puis les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur!...

FIGARO.

Il y en a peu, madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie.

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il destinait à se complaire avec la nôtre? Il est déjà tout dérouté : galoppera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? (*Il regarde par la fenêtre du fond.*) Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre, et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

SUZANNE.

Non, mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO.

Errr! cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là?

FIGARO.

Oh dame! écoutez donc, les gens qui ne veulent rien faire de rien n'avancent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli!

LA COMTESSE.

Comme son idée. (*A Figaro.*) Vous consentiriez qu'elle s'y rendît?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le comte pourra-t-il s'en dédire?

SUZANNE.

A qui mes habits?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi. Veut-on me laisser faire?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois, bien embrouillées, qui se croisent. J'étais né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est un mérite si difficile?

FIGARO.

Recevoir, prendre, et demander; voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance, qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disais donc...?

FIGARO.

Que, pendant l'absence de monseigneur, je vais vous envoyer le Chérubin : coiffez-le, habillez-le; je le renferme et l'endoctrine; et puis dansez, monseigneur.

Il sort.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE, *se regardant dans le miroir de sa boîte à mouches.*

Mon Dieu, Suzon, comme je suis faite!... ce jeune homme qui va venir!

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE, *rêvant devant son petit miroir.*

Moi? tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faisons-lui chanter sa romance.

Elle la met sur les genoux de la Comtesse.

LA COMTESSE.

Mais c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre...

SUZANNE, *en riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle?

SCENE IV.

CHÉRUBIN, *l'air honteux,* SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

SUZANNE.

Entrez, monsieur l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN, *avançant en tremblant.*

Ah! que ce nom m'afflige, madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux... une marraine si... bonne.

SUZANNE.

Et si belle.

CHÉRUBIN, *avec un soupir.*

Ah! oui!

SUZANNE, *le contrefaisant.*

Ah! oui. Le bon jeune homme, avec ses longues paupières hypocrites! Ailons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE, *déployant la romance.*

De qui... dit-on qu'elle est?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied sur les joues!

CHÉRUBIN.

Est-ce qu'il est défendu... de chérir...?

SUZANNE, *lui mettant le poing sous le nez.*

Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE.

La... chante-t-il?

CHÉRUBIN.

Oh! madame, je suis tremblant!

SUZANNE, *riant en le contrefaisant.*

Ignian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian. Dès que madame le veut, modeste auteur! Je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prends ma guitare.

La Comtesse, assise, tient le papier pour suivre. Suzanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanloo, appelée *la Conversation espagnole* *.

ROMANCE.

AIR : *Marlbroug s'en va t'en guerre.*

PREMIER COUPLET*.

Auprès d'une fontaine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine!
Songeant à ma marraine,
Sentais mes pleurs couler.

DEUXIÈME COUPLET.

Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me désoler;
Je gravais sur un frêne,
Que mon cœur, mon cœur a de peine!
Sa lettre sans la mienne;
Le roi vint à passer.

TROISIÈME COUPLET.

Le roi vint à passer,
Ses barons, son clergier.
« Beau page, dit la reine, »
Que mon cœur, mon cœur a de peine!
« Qui vous met à la gêne?
» Qui vous fait tant plorer? »

QUATRIÈME COUPLET.

« Qui vous fait tant plorer?
» Nous faut le déclarer. »
Madame et souveraine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine!
J'avais une marraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *arrêtant Chérubin en fermant le papier.*

Il y a de la naïveté, du sentiment même.

SUZANNE, *allant poser la guitare sur un fauteuil.*

Oh! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui...**. Ah çà! monsieur l'officier, vous a-t-on dit que, pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE, *se mesurant avec Chérubin.*

Il est de ma grandeur. — Otons d'abord le manteau.

Elle détache le manteau de Chérubin.

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entrait?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc? Je vais fermer la porte. (*Elle court fermer la porte et revient.*) Mais c'est la coiffure que je veux voir.

* Chérubin, la Comtesse, Suzanne.
** Chérubin, Suzanne, la Comtesse.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi.

Suzanne entre dans le cabinet de toilette.

SCENE V.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE.

Jusqu'à l'instant du bal, le comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée...

CHÉRUBIN, *lui montrant le brevet.*

Hélas! madame, le voici; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déjà? L'on a craint d'y perdre une minute. (*Après avoir lu le billet.*) Ils se sont tant pressés qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet.

Elle rend le brevet à Chérubin.

SCENE VI.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, *assise,* SUZANNE.

SUZANNE, *entrant avec un grand bonnet.*

Le cachet! à quoi?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déjà?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disais. — Est-ce là ma baigneuse?

SUZANNE, *s'asseyant près de la comtesse**.

Et la plus belle de toutes.

Elle chante ayant des épingles dans la bouche.

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

Chérubin se met à genoux, elle le coiffe.

Madame, il est charmant!

LA COMTESSE.

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE, *arrangeant le collet.*

Là! Mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en fille! j'en suis jalouse, moi. (*Elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça?

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle! — Il faut relever la manche afin que l'amadis prenne mieux... (*Elle retrousse la manche de Chérubin.*) Qu'est-ce qu'il a donc au bras? un ruban!

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame l'ait vu. Je lui avais dit que je le dirais, déjà! Oh! si monseigneur n'était pas venu, j'aurais bien repris le ruban, car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang!

Elle détache le ruban.

* Chérubin, Suzanne assise, la Comtesse dans sa bergère.

CHÉRUBIN, *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeais la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban...

SUZANNE.

Et surtout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bossette, la courbette, la cornette du cheval... je n'entends rien à tous ces noms-là. — Ah! qu'il a le bras blanc! c'est comme une femme, plus blanc que le mien! Regardez donc, madame!

Elle compare son bras avec celui de Chérubin.

LA COMTESSE, *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé dans ma toilette.

Suzanne pousse en riant la tête de Chérubin ; il tombe sur les deux mains. Elle entre dans le cabinet de toilette.

SCENE VII.

CHÉRUBIN, *à genoux*, LA COMTESSE, *assise.*

La Comtesse reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards.

LA COMTESSE.

Pour mon ruban, monsieur... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus, j'étais fort en colère de l'avoir perdu.

SCENE VIII.

CHÉRUBIN, *à genoux*, LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE.

SUZANNE.

Et la ligature à son bras ?

Elle remet à la Comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

Suzanne sort par la porte du fond en emportant le manteau du page.

SCENE IX.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise.*

CHÉRUBIN, *les yeux baissés.*

Celui qui m'est ôté m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (*Lui montrant le taffetas.*) Ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN, *hésitant.*

Quand un ruban a serré la tête ou touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE, *coupant la phrase.*

Étrangère, il devient bon pour les blessures? J'ignorais cette propriété; pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras; à la première égratignure... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN, *pénétré.*

Vous le gardez, et moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux!

LA COMTESSE, *émue.*

Il pleure à présent! C'est ce vilain Figaro avec son pronostic!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Ah! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit! sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oserait...

LA COMTESSE, *l'interrompant, et lui essuyant les yeux avec son mouchoir.*

Taisez-vous, taisez-vous, enfant; il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites.

SCENE X.

LE COMTE, *en dehors;* CHÉRUBIN, LA COMTESSE.

Le Comte, en dehors, frappe à la porte.

LA COMTESSE, *élevant la voix.*

Qui frappe ainsi chez moi ?

LE COMTE, *en dehors.*

Pourquoi donc enfermée ?

LA COMTESSE, *troublée, se levant.*

C'est mon époux! grands dieux!... (*A Chérubin, qui s'est levé aussi.*) Vous sans manteau, le col et les bras nus, seul avec moi... cet air de desordre... un billet reçu... sa jalousie... *.

LE COMTE, *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas ?

LA COMTESSE.

C'est que je suis seule.

LE COMTE, *en dehors.*

Seule!... Avec qui parlez-vous donc ?

LA COMTESSE, *cherchant sa réponse.*

Avec vous, sans doute.

CHÉRUBIN, *à part.*

Après les scènes d'hier et de ce matin, il me tuerait sur la place.

Il court au cabinet de toilette, y entre, et tire la porte sur lui.

SCENE XI.

LA COMTESSE, *seule, ôtant la clef du cabinet de toilette, et courant ouvrir au Comte.*

Ah ! quelle faute ! quelle faute !

SCENE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *un peu sévère.*

Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer.

* Le Comte en dehors, la Comtesse, Chérubin.

LA COMTESSE, *troublée.*

Je chiffonnais... oui, je chiffonnais, avec Suzanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE, *l'examinant.*

Vous avez l'air et le ton bien altérés.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas étonnant, pas étonnant du tout... je vous assure, nous parlions de vous... elle est passée, comme je vous dis...

LE COMTE.

Vous parliez de moi !... Je suis ramené par l'inquiétude: en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur?... quel billet ?

LE COMTE.

Il faut avouer, madame, que vous ou moi, sommes entourés d'êtres bien méchans... On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir, pour la noce de Suzanne...

LA COMTESSE.

Pour rien au monde; je suis très-incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le docteur est ici. (*Chérubin fait tomber une chaise dans le cabinet.*) Quel bruit entends-je?

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Du bruit?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée!

LA COMTESSE.

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame

LA COMTESSE.

Eh! qui voulez-vous qu'il y ait, monsieur?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande; j'arrive.

LA COMTESSE.

Eh! mais, Suzanne apparemment, qui range.

LE COMTE.

Suzanne! Vous avez dit qu'elle était passée chez elle.

LA COMTESSE.

Passée... ou entrée là; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camériste?

LE COMTE.

Pour votre camériste, je ne sais; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, monsieur, cette fille vous trouble, et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois en effet que vous le voulez souvent; mais voilà bien les soupçons les moins fondés...

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE, *entrant avec des hardes et tirant la porte sur elle.*

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. (*Parlant vers le cabinet.*) Sortez, Suzon, je vous l'ordonne.

Suzanne s'arrête auprès de l'alcôve dans le fond.

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, monsieur: vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite? Elle essayait des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'est enfuie quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (*Il se tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet?

Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcôve et s'y cache.

LA COMTESSE, *vivement, parlant vers le cabinet.*

Suzon, je vous défends de répondre. (*Au Comte.*) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie.

LE COMTE, *s'avançant vers le cabinet.*

Oh bien, puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE, *se mettant au-devant.*

Partout ailleurs je ne puis l'empêcher, mais j'espère aussi que chez moi...

LE COMTE.

Et moi, j'espère savoir dans un moment quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clef, serait, je le vois, inutile; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. — Holà! quelqu'un!

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendrait la fable du château?

LE COMTE.

Fort bien, madame; en effet, j'y suffirai: je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut... (*Il marche pour sortir et revient.*) Mais, pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant?... Une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée?

LA COMTESSE, *troublée.*

Eh! monsieur, qui songe à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée.

Il va fermer la porte du fond et en ôte la clef.

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! ciel! étourderie funeste!

LE COMTE, *revenant à la Comtesse.*

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie. (*Elevant la voix.*) Et quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre; et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure...

Le Comte emmène la Comtesse et ferme la porte à la clef.

SCENE XIV.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE, *sort de l'alcôve, accourt au cabinet, et parlant à travers la serrure.*

Ouvrez, Chérubin, c'est Suzanne; ouvrez vite, et sortez.

CHÉRUBIN, *sortant du cabinet**.

Ah! Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN, *effrayé.*

Eh! par où sortir?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraserait, et nous serions perdues. — Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute.

Il court regarder la fenêtre.

SUZANNE, *avec effroi.*

Un grand étage, impossible! Ah! ma pauvre maîtresse! et mon mariage, ô ciel!

CHÉRUBIN, *revenant.*

Elle donne sur la melonnière; quitte à gâter une couche ou deux...

SUZANNE, *le retient et s'écrie.*

Il va se tuer!

CHÉRUBIN, *exalté.*

Dans un gouffre allumé, Suzon, oui, je m'y jetterais, plutôt que de lui nuire... (*en embrassant Suzanne*) et ce baiser va me porter bonheur.

Il s'enfuit en sautant par la fenêtre.

SCENE XV.

SUZANNE, *seule, jetant un cri de frayeur.*

Ah! (*Elle tombe assise un moment sur la banquette qui est devant la croisée; elle regarde péniblement à la fenêtre, et revient à elle.*) Il est déjà bien loin... Oh! le petit garnement! aussi leste que joli!... Si celui-là manque de femmes... prenons sa place au plus tôt. (*En entrant dans le cabinet*). Vous pouvez à présent, monsieur le comte, rompre la cloison, si cela vous amuse; au diantre qui répond un mot!

SCENE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur un fauteuil.*

Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois, voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE.

Eh! monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominait au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison je les excuserais; j'oublierais peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi; mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte, ou je vais à l'instant...

LA COMTESSE, *se mettant au-devant du cabinet.*

Arrêtez, monsieur, je vous prie; me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, madame; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Eh bien! monsieur, vous le verrez... Écoutez-moi tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement.*

Au moins, n'est-ce pas non plus une personne dont vous deviez rien redouter... Nous disposions une plaisanterie, bien innocente, en vérité, pour ce soir... et je vous jure...

LE COMTE.

Et vous me jurez...?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus dessein de vous offenser l'un que l'autre.

LE COMTE, *vivement.*

L'un que l'autre! c'est un homme?

LA COMTESSE.

Un enfant, monsieur.

LE COMTE.

Eh! qui donc?

LA COMTESSE.

A peine osé-je le nommer.

LE COMTE, *furieux.*

Je le tuerai!

LA COMTESSE.

Grands dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune... Chérubin...

* Chérubin, Suzanne.

LE COMTE.

Chérubin! l'insolent! Voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! monsieur, gardez de penser...

LE COMTE, *à part, en frappant du pied.*

Je trouverai partout ce maudit page! (*Haut.*) Allons, madame, ouvrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue en le congédiant ce matin, il serait parti quand je l'ai ordonné, vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Suzanne, il ne se serait pas si soigneusement caché, s'il n'y avait rien de criminel!

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, *hors de lui, criant vers le cabinet.*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE, *le prenant à bras-le-corps et l'éloignant.*

Ah! monsieur, monsieur, votre colère me fait trembler pour lui; n'en croyez pas un injuste soupçon, de grâce; et que le désordre où vous l'allez trouver...

LE COMTE.

Du désordre!

LA COMTESSE.

Hélas! oui; prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nus, il allait essayer...

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre!... indigne épouse! ah! vous la garderez long-temps; mais il faut auparavant que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE, *se jetant à genoux, les bras élevés vers le Comte.*

Monsieur le comte, épargnez un enfant; je ne me consolerais pas d'avoir causé...

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable; il partait: c'est moi qui l'ai fait appeler!

LE COMTE, *furieux.*

Levez-vous, ôtez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre!

LA COMTESSE.

Eh bien! je m'ôterai, monsieur, je me lèverai, je vous remettrai même la clef du cabinet; mais, au nom de votre amour...

LE COMTE.

De mon amour, perfide!

LA COMTESSE, *se levant et lui présentant la clef.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal; et puisse, après, tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas!...

LE COMTE, *prenant la clef.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE, *se jetant sur la bergère, un mouchoir sur les yeux.*

O ciel! il va périr!

SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

LE COMTE, *ouvrant la porte du cabinet, et reculant étonné.*

C'est Suzanne!

La Comtesse se retourne, voit Suzanne, et exprime à la fois l'étonnement et l'inquiétude.

SUZANNE, *sortant du cabinet en riant.*

Je le tuerai, je le tuerai! Tuez-le donc, ce méchant page.

LE COMTE, *à part.*

Ah! quelle école! (*Regardant la Comtesse, qui est restée stupéfaite.*) Et vous aussi, madame, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n'y est pas seule.

Il entre dans le cabinet.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE.

SUZANNE, *accourant à sa maîtresse.*

Remettez-vous, madame; il est bien loin; il a fait un saut...

LA COMTESSE.

Ah! Suzon, je suis morte.

SCENE XIX.

LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE, *sortant du cabinet d'un air confus; après un court silence.*

Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. — Madame, vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, *gaiement.*

Et moi, monseigneur?

La Comtesse, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.

LE COMTE, *s'approchant*.*

Quoi! madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE, *se remettant un peu.*

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Quel affreux badinage! et par quel motif, je vous prie?

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE, *assurant son ton par degrés.*

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier?

LE COMTE.

Ah! madame, c'est sans ménagement...

* Suzanne, la Comtesse assise, le Comte.

SUZANNE.

Madame n'avait qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, et j'ai tort; c'est à moi de m'humilier. (*A la Comtesse.*) Pardon, je suis d'une confusion...

SUZANNE.

Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu?

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortais-tu pas lorsque je t'appelais, mauvaise?

SUZANNE.

Je me r'habillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles; et madame, qui me le défendait, avait bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE.

Non, monsieur; un pareil outrage ne se couvre point: je vais me retirer aux Ursulines, et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUZANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ serait la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela serait, Suzon, j'aime mieux le regretter que d'avoir la bassesse de lui pardonner; il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine!...

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie! je suis la pauvre comtesse Almaviva, la triste femme délaissée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame!

LE COMTE, *suppliant.*

Par pitié!

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet... il m'a tourné le sang.

LA COMTESSE.

Je n'avais pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en était?

LA COMTESSE.

Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur! c'est toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres; voilà bien les hommes!... Ah! si jamais je consentais à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerais que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Eh bien, de tout mon cœur, comtesse: mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE, *se levant.*

Elle l'était pour tous deux.

LE COMTE.

Ah! dites pour moi seul; et... mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent si vite et si juste l'air et le ton des circonstances; vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage était défait... d'honneur, il l'est encore.

LA COMTESSE, *s'efforçant de sourire.*

Je rougissais du ressentiment de vos soupçons; mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête outragée d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée?

LE COMTE, *souriant.*

Et ce page en désordre, en veste, et presque nu... (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

LA COMTESSE, *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous; n'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? en général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes... Ah! ah! ah!

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfans. C'est vous, c'est vous, madame, que le roi devrait envoyer en ambassade à Londres; il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point.

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons là, monsieur le comte; j'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence, en un cas aussi grave, doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, madame.

LE COMTE.

Eh bien! que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de madame!

LE COMTE

Elle m'en a si sévèrement puni...

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle quand elle dit que c'est sa camériste!

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable ?

LA COMTESSE.

Ah ! Suzon, que je suis faible ! quel exemple je te donne. (*Tendant la main au Comte.*) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon ! madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là ?

Le Comte baise ardemment la main de sa femme.

SCENE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO, *arrivant tout essoufflé.*

On disait madame incommodée, je suis vite accouru... Je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE, *sèchement.*

Vous êtes fort attentif.

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais, puisqu'il n'en est rien, monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mène ma fiancée...

LE COMTE.

Et qui surveillera la comtesse au château ?

FIGARO.

La veiller ! elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non ; mais cet homme absent qui doit l'entretenir ?

FIGARO.

Quel homme absent ?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela ?

LE COMTE.

Quand je ne le saurais pas d'ailleurs, fripon, ta physionomie, qui t'accuse, me prouverait déjà que tu mens.

FIGARO.

S'il en est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro, n'use pas ton éloquence en défaites, nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit ? Vous me traitez comme un Bazile.

SUZANNE.

Que tu avais écrit le billet de tantôt pour faire accroire à monseigneur, quand il entrerait, que le petit page était dans ce cabinet, où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre ?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro, le badinage est consommé.

FIGARO, *cherchant à deviner.*

Le badinage... est consommé ?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus ?

FIGARO.

Moi ! je dis... que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage ; et si vous l'ordonnez...

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet ?

FIGARO.

Puisque madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi : mais à votre place, en vérité, monseigneur, je ne croirais pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence, à la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE, *riant.*

Eh ! ce pauvre garçon, pourquoi voulez-vous, monsieur, qu'il dise une fois la vérité ?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger, c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, *bas.*

As-tu vu le petit page ?

FIGARO, *bas.*

Encor tout froissé.

SUZANNE, *bas.*

Ah ! pécaïre !

LA COMTESSE.

Allons, monsieur le comte, ils brûlent de s'unir ; leur impatience est naturelle : entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, *à part.*

Et Marceline, Marceline... (*Haut.*) Je voudrais être au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens ! est-ce que je le suis ?

SCENE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées.*

Monseigneur ! monseigneur !

LE COMTE, *à part.*

Ah ! bon. Voilà qui va me donner du temps. (*Haut à Antonio.*) Que me veux-tu, Antonio ?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres ; et, tout-à-l'heure encore, on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par cette fenêtre ?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées !

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro, alerte !

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas; c'est un petit reste d'hier. Voilà comme on fait des jugemens... ténébreux.

LE COMTE, *avec feu.*

Cet homme, cet homme, où est-il?

ANTONIO.

Où il est?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'est ce que je dis : il faut me le trouver déjà. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin : il y tombe un homme, et vous sentez... que ma réputation en est effleurée.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO.

Eh! si je ne buvais pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO.

Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame, il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, *vivement.*

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irais?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO.

Si vous n'avez pas assez de ça (*il se touche le front*) pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE, *le secouant avec colère.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon excellence; tout-à-l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni! courant...

LE COMTE, *impatienté.*

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là.

Levant le doigt.

LE COMTE.

Au moins tu reconnaîtrais l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui-dà!... si je l'avais vu pourtant.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! Combien te faut-il? pleurard, avec ta giroflée? (*Au Comte.*) Il est inutile de chercher, monseigneur, c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE.

Comment, c'est vous?

ANTONIO, *à Figaro.*

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là? car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre et plus fluet.

FIGARO.

Certainement, quand on saute, on se pelotonne...

ANTONIO.

M'est avis que c'était plutôt... qui dirait, le gringalet de page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès, avec son cheval, de la porte de Séville, où peut-être il est déjà.

ANTONIO.

Oh! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça; je n'ai pas vu sauter de cheval, car je le dirais de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étais dans la chambre des femmes, en veste blanche... il fait un chaud! j'attendais là ma Suzannette, quand j'ai ouï tout-à-coup la voix de monseigneur, et le grand bruit qui se faisait : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; et, s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit.

Il frotte son pied.

ANTONIO, *tirant un papier de sa poche.*

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brinborion de papier qui a couié de votre veste en tombant.

LE COMTE, *saisissant le papier.*

Donne-le-moi.

Il ouvre le papier et le referme.

FIGARO, *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE, *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier ni comment il se trouvait dans votre poche?

FIGARO, *embarrassé, fouillant dans ses poches, et en tirant des papiers.*

Non sûrement; mais c'est que j'en ai tant! Il faut répondre à tout. (*Il regarde un des papiers.*) Ceci? Ah! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages; elle est belle! Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison?... non, la voici!... J'avais l'état des meubles du petit château dans l'autre poche.

Le Comte rouvre le papier qu'il tient.

LA COMTESSE, *qui a vu le brevet, bas à Suzanne.*

Ah! dieux! Suzon, c'est le brevet d'officier.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE, *repliant le papier.*

Eh bien! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas?

ANTONIO, *s'approchant de Figaro* *.

Monseigneur dit si vous ne devinez pas?

FIGARO, *le repoussant.*

Fi donc! vilain, qui me parlez dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

* Antonio, Figaro, Suzanne, la Comtesse, le Comte.

FIGARO.

A, a, a, ah! *Povero!* ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis, et que j'ai oublié de lui rendre. O, o, o, oh! étourdi que je suis! Que fera-t-il sans son brevet? Il faut courir...

LE COMTE.

Pourquoi vous l'aurait-il remis * ?

FIGARO, *embarrassé.*

Il.,. désirait qu'on y fît quelque chose.

LE COMTE, *regardant son papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE, *à Figaro.*

Vous ne répondez pas?

FIGARO.

C'est qu'en effet il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valait pas la peine...

LE COMTE, *rouvrant le papier et le chiffonnant de colère.*

Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*A part.*) C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerais pas!

Il veut sortir avec dépit.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Vous sortez sans ordonner mon mariage?

SCENE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, PAYSANS *et* PAYSANNES, VALETS.

MARCELINE, *au Comte.*

Ne l'ordonnez pas, monseigneur; avant de lui faire grâce, vous nous devez justice. Il a des engagemens avec moi.

LE COMTE, *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagemens? de quelle nature? expliquez-vous.

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

La Comtesse s'assied sur sa bergère. Suzanne est derrière elle.

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

* Figaro, Suzanne, la Comtesse, le Comte, Antonio.

MARCELINE.

Sous condition de m'épouser. (*Au Comte.*) Vous êtes un grand seigneur, le premier juge de la province...

LE COMTE.

Présentez-vous au tribunal; j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, *montrant Marceline.*

En ce cas, votre grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

LE COMTE, *à part.*

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce.

LE COMTE, *en colère, à Bazile.*

Vos droits! vos droits! il vous convient bien de parler devant moi, maître sot!

ANTONIO, *frappant dans sa main:*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup: c'est son nom.

LE COMTE.

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. — Honnête Bazile, agent fidèle et sûr, allez au bourg chercher les gens de siége.

BAZILE.

Pour son affaire?

LE COMTE.

Et vous m'amènerez le paysan du billet.

BAZILE.

Est-ce que je le connais?

LE COMTE.

Vous résistez!

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour en faire les commissions.

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent sur l'orgue du village, je montre le clavecin à madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages; et mon emploi, surtout, est d'amuser votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plaît me l'ordonner.

LE COMTE.

Ah! d'amuser ma compagnie?

GRIPE-SOLEIL, *s'avançant.*

J'irai bien, monsigneu, si cela vous plaira.

LE COMTE.

Quel est ton nom et ton emploi?

GRIPE-SOLEIL.

Je suis Gripe-Soleil, mon bon signeu; le petit patouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'est fête aujourd'hui dans le troupiau, et je sais ous ce qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; vas-y. (*A Bazile.*) Mais, vous, accompagnez monsieur en jouant de la guitare et chantant pour l'amuser en chemin: il est de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL, *joyeux.*

Oh! moi, je suis de la...

Suzanne l'apaise de la main en lui montrant la Comtesse.

BAZILE, *surpris.*

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant?

LE COMTE.

C'est votre emploi : partez, ou je vous chasse.

Il sort.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, *excepté* LE COMTE.

BAZILE, *à lui-même.*

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE, *à part.*

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline. (*A Figaro.*) Ne conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour.

Il va prendre la guitare sur le fauteuil du fond.

FIGARO, *le suivant.*

Conclure! oh! va, ne crains rien; quand même tu ne reviendrais jamais... Tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence?... Allons, gai! haut la-mi-la, pour ma fiancée.

Il se met en marche a reculons, et danse en chantant la séguedille suivante; Bazile accompagne, et tout le monde le suit.

SÉGUEDILLE. (*Air noté.*)

Je préfère à richesse
La sagesse
De ma Suzon;
Zon, zon, zon,
Zou, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.
Aussi sa gentillesse
Est maîtresse
De ma raison;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste.

SCENE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *dans sa bergère.*

Vous voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m'a value avec son billet.

SUZANNE.

Ah! madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! il s'est terni tout-à-coup; mais ce n'a été qu'un nuage, et par degrés vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans hésiter, le charmant enfant! léger... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah! ce fatal jardinier! tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvais rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! madame, au contraire; et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut pour mentir sans qu'il y paraisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le comte en soit la dupe? et, s'il trouvait cet enfant au château!

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien...

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte : après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois...

LA COMTESSE, *se levant.*

Attends... au lieu d'un autre, ou de toi, si j'y allais moi-même?

SUZANNE.

Vous, madame?

LA COMTESSE.

Il n'y aurait personne d'exposé; le comte alors ne pourrait nier... Avoir puni sa jalousie et lui prouver son infidélité, cela serait... Allons, le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. — Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin; mais surtout que personne...

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non, il voudrait mettre ici du sien... Mon masque de velours et ma canne, que j'aille y rêver sur la terrasse.

Suzanne entre dans le cabinet de toilette.

SCENE XXV.

LA COMTESSE, *seule.*

Il est assez effronté, mon petit projet. (*Elle se retourne.*) Ah! le ruban! mon joli ruban, je t'oubliais. (*Elle prend le ruban sur sa bergère et le roule.*) Tu ne me quitteras plus, tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant... Ah! monsieur le comte, qu'avez-vous fait?... et moi, que fais-je en ce moment?

SCENE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

La Comtesse met furtivement le ruban dans son sein.

SUZANNE.

Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, *avec joie.*

Madame, il est charmant, votre projet; je viens d'y réfléchir : il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; et, quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain.

Elle baise la main de sa maîtresse; elles sortent.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une salle du château, appelée salle du trône, et servant de salle d'audience, ayant dans le fond un dais sous lequel est le portrait du roi d'Espagne ; au milieu, et à quelque distance du dais, un fauteuil élevé sur une estrade à deux marches ; vis-à-vis, une table et un tabouret pour le greffier ; à droite et à gauche des siéges pour Brid'oison et les conseillers ; de chaque côté, une banquette à dossier pour les avocats et les plaideurs.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PÉDRILLE, *tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE, *vite.*

M'as-tu bien entendu ?

PÉDRILLE.

Excellence, oui.

Il sort.

SCENE II.

LE COMTE, *seul, criant pour rappeler Pédrille.*

Pédrille!

SCENE III.

LE COMTE, PÉDRILLE, *revenant.*

PÉDRILLE.

Excellence.

LE COMTE.

On ne t'a pas vu ?

PÉDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait jusqu'à Séville.

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le page est arrivé.

PÉDRILLE.

Dans l'hôtel ?

LE COMTE.

Oui; surtout depuis quel temps ?

PÉDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui son brevet, et reviens vite.

PÉDRILLE.

Et s'il n'y était pas ?

LE COMTE.

Revenez plus vite, et m'en rendez compte : allez.

Pédrille sort.

SCENE IV.

LE COMTE, *seul, marchant en rêvant.*

J'ai fait une gaucherie en éloignant Bazile; la colère n'est bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la comtesse; la camériste enfermée quand j'arrive; la maîtresse affectée d'une terreur fausse ou vraie... un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'est lui... Le fil m'échappe... il y a là-dedans une obscurité... Des libertés chez mes vassaux, qu'importe à gens de cette étoffe ? mais la comtesse! si quelque insolent attentait... où m'égaré-je ? En vérité, quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve... — Elle s'amusait; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte!... — Elle se respecte; et mon honneur... Où diable on l'a placé! De l'autre part, où suis-je ? Cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret? Comme il n'est pas encore le sien... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie ? j'ai voulu vingt fois y renoncer... Étrange effet de l'irrésolution! si je la voulais sans débat, je la désirerais mille fois moins. — Ce Figaro se fait bien attendre!

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO.

Figaro s'arrête dans le fond du théâtre, et il écoute le Comte.

LE COMTE.

Il faut le sonder adroitement, et tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler d'une manière détournée s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne...

FIGARO, *à part.*

Nous y voilà.

LE COMTE.

S'il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, *à part.*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, *à part.*

Les amours de M. Bazile ?

LE COMTE.

Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, *à part.*

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE, *se retournant.*

Hein! quoi ? qu'est-ce que c'est ?

FIGARO, *s'avançant.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE, *répétant.*

« Ma femme, s'il vous plaît ? »

FIGARO.

C'est la fin d'une réponse que je faisais: « Allez le dire à ma femme, s'il vous plaît. »

LE COMTE, *à part, en se promenant.*

Sa femme!... Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur quand je le fais appeler?

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étais sali sur ces couches en tombant; je me changeais.

LE COMTE.

Faut-il une heure ?

FIGARO.

Il faut le temps.

LE COMTE.

Les domestiques ici sont plus longs à s'habiller que les maîtres.

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

Je n'ai pas trop compris ce qui vous avait forcé tantôt de courir un danger inutile en vous jetant...

FIGARO.

Un danger! on dirait que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet! Vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de la Morena; vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons; je me trouve là par hasard : qui sait, dans votre emportement, si...?

LE COMTE.

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, *en colère.*

Au corridor!... (*A part.*) Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part.*

Voyons-le venir, et jouons serré.

LE COMTE, *radouci.*

Au surplus, ce n'est pas ce que je voulais dire; laissons cela. J'avais, oui, j'avais quelque envie de t'emmener à Londres, courrier de dépêches; mais toutes réflexions faites...

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglais.

FIGARO.

Je sais God-dam.

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais God-dam.

LE COMTE.

Eh bien?

FIGARO.

Diable! c'est une belle langue que l'anglais; il en faut peu pour aller loin. Avec God-dam, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part : voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon. (*Il fait le geste de tourner la broche.*) God-dam! on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain; c'est admirable! Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne, ou de Clairet? rien que celui-ci. (*Il fait le geste de déboucher une bouteille.*) God-dam! on vous sert un pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches? mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah! God-dam! elle vous sangle un soufflet de crocheteur; preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là, quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que God-dam est le fond de la langue; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...

LE COMTE, *à part.*

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part.*

Il croit que je ne sais rien; travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE, *fait approcher Figaro, et passe familièrement son bras autour de son cou en s'appuyant sur lui.*

Quel motif avait la comtesse pour me jouer un pareil tour?

FIGARO.

Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout et la comble de présens.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle; sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE.

Autrefois tu me disais tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur? Tenez, monseigneur, n'humilions pas

l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE, *ôtant son bras du cou de Figaro.*

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en tout ce que tu fais?

FIGARO.

C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation détestable!

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous? la foule est là, chacun veut courir; on se presse, on se pousse, on coudoie, on renverse; arrive qui peut, le reste est écrasé. Aussi c'est fait; pour moi, j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune? (*A part.*) Voici du neuf.

FIGARO, *à part.*

A mon tour maintenant. (*Haut.*) Votre excellence m'a gratifié de la conciergerie du château, c'est un fort joli sort. A la vérité, je ne serai pas le courrier étrenné des nouvelles intéressantes; mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE.

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres?

FIGARO.

Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurais bientôt du mariage par dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer! monseigneur se rit du mien: médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglais, le fond de la langue.

FIGARO.

Oui, s'il y avait de quoi se vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore, d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend, surtout de pouvoir au-delà de ses forces; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point, s'enfermer pour tailler des plumes et paraître profond quand on n'est, comme on dit, que vide et creux; jouer bien ou mal un personnage, répandre des espions et pensionner des traîtres, amollir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets, voilà toute la politique, ou je meure.

LE COMTE.

Eh! c'est l'intrigue que tu définis.

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra. «J'aime mieux ma mie, au gué!» comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, *à part.*

Il veut rester, j'entends... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile et le paie en sa monnaie.

LE COMTE.

Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand votre excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE, *raillant.*

Au tribunal, le magistrat s'oublie, et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits.

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO.

Eh! qui le sait, monseigneur? *Tempo è galant' uomo,* dit l'italien; il dit toujours la vérité: c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal ou du bien*.

LE COMTE, *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit: il épousera la duègne.

FIGARO, *à part.*

Il a joué au fin avec moi; qu'a-t-il appris?

SCENE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

Dom Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison!

FIGARO.

Eh! sans doute; c'est le juge ordinaire, le lieutenant du siége, votre prud'homme.

LE COMTE, *au laquais.*

Qu'il attende.

Le laquais sort.

SCENE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *restant un moment à regarder le Comte qui rêve.*

Est-ce là ce que monseigneur voulait?

LE COMTE, *revenant à lui.*

Moi?... je disais d'arranger ce salon pour l'audience publique.

FIGARO.

Eh! qu'est-ce qu'il manque? Le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

Il sort.

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul.*

Le maraud m'embarrassait. En disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe... Ah! friponne et fripon! vous vous entendez pour me jouer? Soyez amis, soyez amans, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens; mais, parbleu! pour époux...

SCENE IX.

SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE, *essoufflée.*

Monseigneur... pardon, monseigneur.

LE COMTE, *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle?

SUZANNE.

Vous êtes en colère!

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment?

SUZANNE, *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs : j'accourais vous prier de nous prêter votre flacon d'éther : je l'aurais rapporté dans l'instant.

LE COMTE, *lui donnant son flacon.*

Non, non, gardez-le pour vous-même; il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? C'est un mal de condition qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise, et qui perd son futur...

SUZANNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi?

SUZANNE, *baissant les yeux.*

Monseigneur, j'avais cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, *les yeux baissés.*

Eh! n'est-ce pas mon devoir d'écouter son excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille! ne me l'avoir pas dit plus tôt?

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrais sur la brune au jardin?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement!

SUZANNE.

Ce matin?... et le page derrière le fauteuil?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part...?

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile...?

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit.

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dis tout... hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, *en riant.*

Ah! charmante! Et tu me le promets? Si tu manquais à ta parole, entendons-nous, mon cœur : point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE.

Mais aussi, point de mariage, (*faisant la révérence*) point de droit du seigneur, monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? D'honneur, j'en raffolerai! Mais ta maîtresse attend le flacon...

SUZANNE, *en riant et rendant le flacon.*

Aurais-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE, *voulant l'embrasser.*

Délicieuse créature!

SUZANNE, *s'échappant.*

Voilà du monde.

LE COMTE, *à part.*

Elle est à moi.

Il s'enfuit.

SCENE X.

SUZANNE, *seule.*

Allons vite rendre compte à madame.

SCENE XI.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

Suzanne! Suzanne! où cours-tu donc si vite en quittant monseigneur?

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès.

Elle s'enfuit.

FIGARO, *la suivant.*

Ah! mais, dis donc...

SCENE XII.

LE COMTE, *seul, ayant entendu Suzanne.*

« Tu viens de gagner ton procès!... » Je donnais là dans un bon piége. O mes chers insolens! je vous punirai de façon... Un bon arrêt, bien juste... Mais s'il allait payer la duègne... Avec quoi?... S'il

payait... Eeeeh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa nièce? En caressant cette manie... Pourquoi non? Dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (*Il appelle.*) Anto... (*Il voit entrer Marceline, etc.*) Ah! ah!

Il sort.

SCENE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE, *à Brid'oison.*

Monsieur, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, *bégayant un peu.*

Eh bien! pa...arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en...entends, et cætera, le reste.

MARCELINE.

Non, monsieur, point d'*et cætera.*

BRID'OISON.

J'en...entends; vous avez la somme?

MARCELINE.

Non, monsieur; c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en...entends bien, vou...ous redemandez l'argent?

MARCELINE.

Non, monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh! mais j'en...entends fort bien; et lui veu...eut-il vous épouser?

MARCELINE.

Non, monsieur; voilà tout le procès.

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en...entende pas, le procès?

MARCELINE.

Non, monsieur. (*A Bartholo.*) Où sommes-nous? (*A Brid'oison.*) Quoi! c'est vous qui nous jugerez?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a...acheté ma charge pour autre chose?

MARCELINE, *en soupirant.*

C'est un grand abus que de les vendre!

BRID'OISON.

Oui, l'on...on ferait mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai...aidez-vous?

SCENE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON; FIGARO, *rentrant en se frottant les mains.*

MARCELINE, *montrant Figaro.*

Monsieur, contre ce malhonnête homme.

FIGARO, *très-gaiement, à Marceline.*

Je vous gêne peut-être. (*A Brid'oison.*) Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga...arçon-là quelque part?

FIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

Dan...ans quel temps?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'est le plus jo...oli de tous. On dit que tu...u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est là qu'une misère.

BRID'OISON.

Une promesse de mariage! A...ah! le pauvre benêt!

FIGARO.

Monsieur...

BRID'OISON.

A-t-il vu mon...on secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'est-ce pas Double-Main, le greffier?

BRID'OISON.

Oui; c'è...est qu'il mange à deux râteliers.

FIGARO.

Manger! je suis garant qu'il dévore. Oh! que oui, je l'ai vu, pour l'extrait, et pour le supplément d'extrait; comme cela se pratique, au reste.

BRID'OISON.

On...on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, monsieur; si le fond des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'è...est pas si niais que je l'avais cru d'abord. Eh bien! l'ami, puisque tu en sais tant, nou...ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON.

Hein?... Oui, je suis de la...a justice; mais si tu dois, et que tu...u ne paies pas?...

FIGARO.

Alors, monsieur voit bien que c'est comme si je ne devais pas.

BRID'OISON.

San...ans doute. — Eh! mais qu'est-ce donc qu'il dit?

SCENE XV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le Comte, crie:*

Monseigneur, messieurs.

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Gusman! ce n'est qu'une affaire domestique; l'habit de ville était trop bon.

BRID'OISON.

C'è...est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vais jamais san...elle; parce que la forme, voyez-vous, la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui...i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la...a forme!

LE COMTE, *à l'Huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir en glapissant.*

L'audience!

SCENE XVI.

LES MÊMES, ANTONIO, PAYSANS ET PAYSANNES *en habits de fête,* VALETS DU COMTE.

Le Comte s'assied sur le grand fauteuil, Brid'oison sur une chaise à côté; les Prud'hommes à droite et à gauche; le Greffier sur le tabouret derrière sa table; les Plaideurs sur les banquettes; Marceline à côté de Bartholo; Figaro sur l'autre banquette; les Paysans et Valets derrière.

BRID'OISON, *à Double-Main.*

Double-Main, a...appelez les causes.

DOUBLE-MAIN, *lisant un papier.*

« Noble, très-noble, infiniment noble, Don Pedro » George, hidalgo, baron de los Altos, y Montes fie» ros, y otros Montes; contre Alonzo Calderon, » jeune auteur dramatique. » — Il est question d'une comédie mort-née, que chacun désavoue, et rejette sur l'autre.

LE COMTE

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poète son talent.

DOUBLE-MAIN, *lisant un autre papier.*

« André Pétrutchio, laboureur; contre le receveur » de la province. » — Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN, *prenant un troisième papier, et lisant.*

Bartholo et Figaro se lèvent.

« Barbe Agar Raab Magdelaine Nicole Marceline, » de Verte-Allure, fille majeure (*Marceline se lève* » *et salue*); contre Figaro...» — Nom de baptême en blanc.

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A...anonyme! Quê...el patron est-ce là?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN, *écrivant.*

Contre Anonyme Figaro. (*A Figaro.*) Qualités?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme?

Le Greffier écrit.

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serais fils d'un prince.

LE COMTE, *au Greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence, messieurs!

DOUBLE-MAIN, *lisant.*

« Pour cause d'opposition faite au mariage dudit » Figaro par ladite de Verte-Allure. Le docteur » Bartholo plaidant pour la demanderesse, et ledit » Figaro pour lui-même, si la cour le permet, contre » le vœu de l'usage, et la jurisprudence du siége. »

FIGARO.

L'usage, maître Double-Main, est souvent un abus: le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue-tête et connaissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir messieurs; plus boursouflés après que s'ils eussent composé l'*Oratio pro Murena*. Moi, je dirai le fait en peu de mots. — Messieurs.

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles; car vous n'êtes pas demandeur, et n'avez que la défense. (*A Bartholo.*) Avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse!

BARTHOLO, *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

I...il faut la voir.

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, messieurs!

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence!

BARTHOLO, *lisant.*

« Je soussigné reconnais avoir reçu de damoiselle, » et cætera, Marceline de Verte-Allure, dans le châ» teau d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille pias» tres fortes cordonnées; laquelle somme je lui ren» drai à sa réquisition, dans ce château, et je l'épou» serai par forme de reconnaissance, et cætera. Signé » *Figaro*, » tout court. — Mes conclusions sont au paiement du billet et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (*Il plaide.*) Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour! et, depuis Alexandre-le-Grand, qui promit mariage à la belle Thalestris...

LE COMTE.

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'oppo...qu'oppo...sez-vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce; car il n'est pas dit dans l'écrit: « Laquelle somme je lui rendrai, » ET je l'épouserai; » mais: « Laquelle somme je lui » rendrai, OU je l'épouserai; » ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET, dans l'acte; ou bien OU?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou...ble-Main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (*Il lit.*) E. e. e. « Damoiselle » e. e. e. « de Verte-Allure, » e. e. e. Ah! « laquelle somme je » lui rendrai à sa réquisition, dans ce château...ET... » OU... ET... OU...» Le mot est si mal écrit... Il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ...âté? je sais ce que c'est.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres co-relatifs de la phrase: « Je paierai la demoiselle, ET je l'épouserai. »

FIGARO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU, qui sépare lesdits membres: « Je paierai la » donzelle, OU je l'épouserai. » A pédant, pédant et demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question?

BARTHOLO.

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable; examinons le titre en ce sens. (*Il lit.*) « Laquelle somme je lui rendrai dans ce châ- » teau où je l'épouserai; » c'est ainsi qu'on dirait, messieurs : « Vous vous ferez saigner dans ce lit OU » vous resterez chaudement, » c'est dans lequel. « Il » prendra deux gros de rhubarbe OU vous mêlerez » un peu de tamarin: » dans lesquels on mêlera. Ainsi « château OU je l'épouserai, » messieurs, c'est « château dans lequel... »

FIGARO.

Point du tout: la phrase est dans le sens de celle-ci: « OU la maladie vous tuera, OU ce sera le méde- » cin: » OU bien le médecin; c'est incontestable. Autre exemple: « OU vous n'écrirez rien qui plaise, » OU les sots vous dénigreront: » OU bien les sots; le sens est clair; car, audit cas, sots ou méchans sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe? Ainsi : « Je la » paierai dans ce château, virgule, « OU je l'épouse- » rai...»

BARTHOLO, *vite.*

Sans virgule.

FIGARO, *vite.*

Elle y est : c'est, virgule, messieurs, « ou bien je l'épouserai. »

BARTHOLO, *regardant le papier, vite.*

Sans virgule, messieurs.

FIGARO, *vite.*

Elle y était, messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

BARTHOLO, *vite.*

Oui, nous nous marions séparés de biens.

FIGARO, *vite.*

Et nous de corps, dès que le mariage n'est pas quittance.

Le Comte se lève ; Brid'oison et les Conseillers se lèvent aussi et l'entourent, pour aller aux opinions.

BARTHOLO.

Plaisant acquittement!

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs!

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence!

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes!

FIGARO.

Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiselle.

FIGARO.

Continuez à déraisonner; mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendraient impunément des insolens privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut.

Les Juges continuent d'opiner bas.

ANTONIO, *à Marceline en montrant les juges.*

Qu'ont-ils tant à balbucifier?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas, d'un ton sombre.*

J'en ai peur.

FIGARO, *gaiement.*

Courage, Marceline!

DOUBLE-MAIN, *se levant, à Marceline.*

Ah! c'est trop fort! je vous dénonce; et, pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE, *se rasseyant, ainsi que Brid'oison et les conseillers.*

Non, greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle : un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus! J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des lois! Que peut requérir la demanderesse? mariage à défaut de paiement; les deux ensemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs!

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence!

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

FIGARO, *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : Laquelle somme je paierai à la première réquisition, ou bien j'épouserai, *et*

cætera; la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour.

FIGARO, *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt!

FIGARO.

En quoi superbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. (*Au Comte.*) Grand merci, monseigneur.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Passez, messieurs.

Double-Main, l'Huissier, les Prud'hommes, les Paysans et les Paysannes, et les Valets sortent.

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma nièce.

Il sort.

SCENE XVII.

LE COMTE, *allant de côté et d'autre,* MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE, *s'asseyant.*

Ah! je respire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, *à part.*

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, *à part.*

Et ce Bazile qui devait s'opposer au mariage de Marceline, voyez comme il revient! (*Au Comte, qui va pour sortir.*) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de conseiller...

BRID'OISON.

Moi, gro...os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gentilhomme une fois.

LE COMTE, *s'arrêtant.*

Il ne l'épousera pas!

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parens?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de temps : je suis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat! c'est quelque enfant trouvé.

FIGARO.

Enfant perdu, docteur, ou plutôt enfant volé.

LE COMTE, *se rapprochant.*

Volé, perdu! la preuve? il crierait qu'on lui fait injure.

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés, et joyaux d'or, trouvés sur moi par les brigands, n'indiqueraient pas ma haute naissance, la précaution qu'on avait prise de me faire des marques distinctives témoignerait assez combien j'étais un fils précieux; et cet hiéroglyphe à mon bras...

Il veut relever la manche de son bras droit.

MARCELINE, *se levant vivement.*

Une spatule à ton bras droit?

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir?

MARCELINE.

Dieux! c'est lui!

FIGARO.

Oui, c'est moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui? lui!

MARCELINE, *vivement.*

C'est Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des Bohémiens?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parens.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mère!

FIGARO.

Nourrice?

BARTHOLO.

Ta propre mère.

LE COMTE.

Sa mère!

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton père.

FIGARO, *désolé.*

O o oh! aïe de moi!

MARCELINE *.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère!

BRID'OISON.

C'est clair; i... il ne l'épousera pas.

LE COMTE, *à part.*

Sot événement, qui me dérange!

BRID'OISON, *à Figaro.*

Et la noblesse et le château? vous impo...osez à la justice?

FIGARO.

Elle allait me faire faire une belle sottise, la justice! après que j'ai manqué pour ces maudits cent écus d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père**! Mais, puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses. — Et vous, ma mère, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez.

Marceline lui saute au cou.

* Bartholo, Marceline, Figaro, Brid'oison, le Comte.

** Bartholo, Figaro, Marceline, Brid'oison, le Comte.

SCENE XVIII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant une bourse à la main.*

Monseigneur, arrêtez: qu'on ne les marie pas : je viens payer madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maîtresse! il semble que tout conspire...

Il sort.

SCENE XIX.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Suzanne.*

Ah! oui, payer! tiens, tiens.

SUZANNE, *se retournant.*

J'en vois assez : sortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUZANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE, *en colère.*

Et que tu l'épouses à gré puisque tu la caresses.

FIGARO, *gaiement.*

Je la caresse, mais je ne l'épouse pas.

Suzanne veut sortir, Figaro la retient.

SUZANNE, *donnant un soufflet à Figaro.*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir!

FIGARO, *à la compagnie.*

C'est-il ça de l'amour? (*A Suzanne.*) Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts* *.

Embrasse ta mère, ma jolie Suzannette. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUZANNE *court à elle.*

Vous, sa mère!

Elles restent dans les bras l'une de l'autre.

ANTONIO.

C'est donc de tout-à-l'heure?

* Bartholo, Antonio, Suzanne, Marceline, Figaro, Brid'oison.

FIGARO.

Que je le sais.

MARCELINE, *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui ne se trompait que de motif; c'était le sang qui me parlait.

FIGARO.

Et moi, le bon sens, ma mère, qui me servait d'instinct quand je vous refusais, car j'étais loin de vous haïr, témoin l'argent...

MARCELINE, *lui remettant un papier.*

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE, *lui jetant la bourse.*

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand merci.

MARCELINE, *exaltée, à Figaro et à Suzanne.*

Embrassez-moi, mes deux enfans; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah! mes enfans, combien je vais aimer!

FIGARO, *attendri, avec vivacité.*

Arrête donc, chère mère, arrête donc! voudrais-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connaisse? elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité! j'ai manqué d'en être honteux, je les sentais couler entre mes doigts, regarde; (*il montre ses doigts écartés.*) et je les retenais bêtement! va te promener la honte! je veux rire et pleurer en même temps; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve.*

Il embrasse sa mère d'un côté, Suzanne de l'autre.

MARCELINE.

O mon ami!

SUZANNE.

Mon cher ami!

BRID'OISON, *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien! moi, je suis donc bê...ête aussi.

FIGARO, *exalté.*

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier : atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parens va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main?

BARTHOLO.

Ma main! puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mère d'un tel drôle.

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre? (*A Figaro.*) En ce cas, not' galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah! mon oncle.

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not' sœur à sti qui n'est l'enfant de personne?

BRID'OISON.

Est-ce que cela...a se peut, imbécile? on... on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare!... il ne l'aura jamais.

Il sort.

* Bartholo, Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline, Brid'oison.

SCENE XX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Et cherche à présent qui t'adopte.

Il veut sortir.

MARCELINE, *courant prendre Bartholo à bras-le-corps, et le ramenant.**

Arrêtez, docteur, ne sortez pas.

FIGARO, *à part.*

Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE, *à Bartholo.*

Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'esprit, des talens, de la figure.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

* Suzanne, Bartholo, Marceline, Figaro, Brid'oison.

MARCELINE, *le caressant.*

Nous aurons tant de soin de vous, papa!

SUZANNE, *le caressant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO, *attendri.*

Papa! bon papa! petit papa! Voilà que je suis plus bête encore que monsieur, moi (*montrant Brid'oison*); je me laisse aller comme un enfant. (*Marceline et Suzanne l'embrassent.*) Oh! non, je n'ai pas dit oui. (*Il se retourne.*) Qu'est donc devenu monseigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui son dernier mot. S'il machinait quelque autre intrigue, il faudrait tout recommencer.

TOUS *ensemble.*

Courons, courons.

Ils entraînent Bartholo avec eux.

SCENE XXI.

BRID'OISON, *seul.*

« Plus bê...ête encore que monsieur! » On peut se dire à soi-même ces...es sortes de choses-là, mais.... I...ls ne sont pas polis du tout dan...ans cet endroit-ci.

Il sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une galerie ornée de candélabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes; en un mot, préparée pour donner une fête; sur le devant, à droite, est une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *tenant Suzanne à bras-le-corps.*

Eh bien! amour, es-tu contente? elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mère: malgré sa répugnance, il l'épouse; et ton bourru d'oncle est bridé: il n'y a que monseigneur qui enrage; car, enfin, notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'excellence; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivait, j'étais tourmentée par une furie; tout cela s'est changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier j'étais comme seul au monde, et voilà que j'ai tous mes parens; pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étais galonnés; mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avais disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée.

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite; ainsi va le monde: on travaille, on projette, on arrange d'un côté; la fortune accomplit de l'autre: et, depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la terre jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices; encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle qu'on nomme Amour...

Il la reprend tendrement à bras-le-corps.

SUZANNE.

Ah! c'est le seul qui m'intéresse!

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte; et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, *riant.*

L'Amour et toi?

FIGARO.

Moi et l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte?

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galans...

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie?

SUZANNE.

Fi donc, vilain! en a-t-on plusieurs?

FIGARO.

Oh! que oui! Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait, sans oser les divulguer; car toute vérité n'est pas bonne à dire: et celles qu'on vante, sans y ajouter foi; car toute vérité n'est pas bonne à croire : et les sermens passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité d'un bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle est folle; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon, votre parole d'honneur sur ce point: qu'il s'y morfonde, et c'est sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder que je n'ai de peine à le rompre : il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité?

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savans; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guère.

SUZANNE.

Et comment?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage.

Il veut l'embrasser.

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! j'avais raison de le dire : en quelque endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse.

Il veut emmener Suzanne.

LA COMTESSE, *retenant Suzanne.*

Elle vous suit.

Figaro sort.

SCENE III.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement?

SUZANNE.

Il ne faut rien, madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis?

SUZANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE.

Madame! eh! que croyez-vous donc?

LA COMTESSE.

Qu'enfin d'accord avec le comte, il vous fâche à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi.

Elle veut sortir.

SUZANNE, *se jetant aux pieds de la Comtesse.*

Au nom du ciel, espoir de tous! vous ne savez pas, madame, le mal que vous faites à Suzanne! après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez.

LA COMTESSE, *la relevant.*

Eh! mais... je ne sais ce que je dis : en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur; tu tiens parole à ton mari; tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie. (*Elle baise*

Suzanne au front, et Suzanne lui baise la main.) Où est ton rendez-vous?

SUZANNE.

Le mot de jardin m'a seul frappée.

LA COMTESSE, *montrant la table.*

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire!

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame, au moins, c'est vous...

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte.

Suzanne s'assied, la Comtesse dicte.

« Chanson nouvelle, sur l'air:... Qu'il fera beau, » ce soir, sous les grands marroniers!... Qu'il fera » beau ce soir...»

SUZANNE, *répétant ce qu'elle écrit.*

« Sous les grands marroniers!...» Après?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

SUZANNE.

C'est juste. (*Elle plie le billet.*) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche; elle servira de réponse. Écris sur le revers: « Renvoyez-moi le cachet. »

SUZANNE, *écrivant, en riant.*

Ah! « le cachet?... » celui-ci, madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, *avec un souvenir douloureux.*

Ah!

SUZANNE, *cherchant sur elle.*

Je n'ai pas d'épingle à présent.

LA COMTESSE, *détachant sa robe.*

Prends celle-ci. (*Le ruban du page tombe de son sein à terre.*) Ah! mon ruban!

SUZANNE, *ramassant le ruban.*

C'est celui du petit voleur! Vous avez eu la cruauté...

LA COMTESSE.

Fallait-il le laisser à son bras? c'eût été joli! — Donnez donc?

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE, *reprenant le ruban.*

Excellent pour Fanchette... le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCENE IV.

UNE JEUNE BERGÈRE, CHÉRUBIN, *en fille,* FANCHETTE, *et beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, et tenant des bouquets;* LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

Madame, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, *serrant vite son ruban.*

Elles sont charmantes.— Je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (*Montrant Chérubin.*) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste?

LA BERGÈRE.

C'est une cousine à moi, madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangère. (*Elle prend le bouquet de Chérubin, et le baise au front.*) Elle en rougit! (*A Suzanne.*) Ne trouves-tu pas, Suzon,... qu'elle ressemble à quelqu'un?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN, *à part, les mains sur son cœur.*

Ah! ce baiser-là m'a été bien loin!

SCENE V.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, *au milieu d'elles,* FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi, je vous dis, monseigneur, qu'il y est; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ses hardes y sont encore, et voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, et regardant toutes les jeunes filles, il reconnaît Chérubin, lui enlève son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenette; il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit:*) Eh! parguenne, v'là notre officier.

LA COMTESSE *recule.*

Ah! ciel!

SUZANNE.

Ce friponneau!

ANTONIO.

Quand je disais là-haut que c'était lui...

LE COMTE, *en colère, à la Comtesse.*

Eh bien, madame?

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur! vous me voyez plus surprise que vous, et, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui; mais tantôt, ce matin?...

LA COMTESSE.

Je serais coupable, en effet, si je dissimulais encore. Il était descendu chez moi: nous entamions le badinage que ces enfans viennent d'achever; vous nous avez surprises l'habillant: votre premier mouvement est si vif! il s'est sauvé, je me suis troublée, l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, *avec dépit, à Chérubin.*

...Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHÉRUBIN, *ôtant son chapeau brusquement.*

Monseigneur...

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, *étourdiment.*

Ah! monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours: « Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras. »

LE COMTE, *rougissant.*

Moi!... j'ai dit cela?

FANCHETTE.

Oui, monseigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le-moi en mariage, et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, *à part.*

Être ensorcelé par un page!

LA COMTESSE.

Eh bien! monsieur, à votre tour; l'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités : que c'est toujours sans le vouloir si je vous cause des inquiétudes, pendant que vous épuisez tout pour augmenter et justifier les miennes.

ANTONIO.

Vous aussi, monseigneur? Dame! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte... Ce n'est pas pour la conséquence; mais c'est que madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes...

LE COMTE, *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi!

SCENE VI.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, *au milieu d'elles;* FANCHETTE, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

Monseigneur, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête ni la danse.

LE COMTE.

Vous, danser! vous n'y pensez pas. Après votre chute de ce matin, qui vous a foulé le pied droit.

FIGARO, *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu; ce n'est rien. (*Aux jeunes filles.*) Allons, mes belles, allons.

LE COMTE, *le retournant.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux!

FIGARO.

Très-heureux, sans doute, autrement...

ANTONIO, *le retournant aussi.*

Puis, il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, serait resté en l'air? (*Aux jeunes filles.*) Venez-vous, mesdemoiselles?

ANTONIO, *le retournant.*

Et, pendant ce temps, le petit page galopait sur son cheval à Séville?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au pas...

LE COMTE, *le retournant.*

Et vous aviez son brevet dans la poche?

FIGARO, *un peu étonné.*

Assurément. Mais quelle enquête? (*Aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles.

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras* *.

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO, *surpris.*

Chérubin!... (*A part.*) Peste du petit fat!

ANTONIO.

Y es-tu maintenant?

FIGARO, *cherchant.*

J'y suis... j'y suis... Eh! qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE, *sèchement.*

Il ne chante pas; il dit que c'est lui qui a sauté sur les girollées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah! s'il le dit... cela se peut. Je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi, vous et lui?...

FIGARO.

Pourquoi non? la rage de sauter peut gagner; voyez les moutons de Panurge : et quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer...

LE COMTE.

Comment, deux à la fois!...

FIGARO.

On aurait sauté deux douzaines; et qu'est-ce que cela fait, monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé? (*Aux jeunes filles.*) Ah! ça, voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE, *outré.*

Jouons-nous une comédie?

On entend un prélude de fanfare.

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras.

Tous sortent en courant. Chérubin reste la tête baissée.

SCENE VII.

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant aller Figaro.*

En voit-on de plus audacieux? (*Au page.*) Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez vous rhabiller bien vite; et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, *étourdiment.*

M'ennuyer! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

La Comtesse s'évente fortement sans parler.

LE COMTE.

Qu'a-t-il au front de si heureux?

* Antonio, Chérubin, Figaro, etc.

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son... premier chapeau d'officier, sans doute; aux enfans tout sert de hochet.

Elle veut sortir.

LE COMTE.

Vous ne nous restez pas, comtesse?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirais en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, *à part.*

La noce! Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Le Comte et la Comtesse s'asseyent vers le côté droit de la galerie.

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis*, VALETS.

On joue les Folies d'Espagne d'un mouvement de marche. *Symphonie notée.*

MARCHE.

LES GARDE-CHASSE, armés de leurs fusils.
L'ALGUAZIL.
LES PRUD'HOMMES.
BRID'OISON.
LES PAYSANS ET PAYSANNES en habits de fête.
DEUX JEUNES FILLES portant la toque virginale à plumes blanches.
DEUX AUTRES, le voile blanc.
DEUX AUTRES, les gants et le bouquet de côté.
ANTONIO donnant la main à SUZANNE, comme étant celui qui la marie à FIGARO.
D'AUTRES JEUNES FILLES portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc semblables aux premiers, pour MARCELINE.
FIGARO donnant la main à MARCELINE, comme celui qui doit la remettre à BARTHOLO, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté.
LES JEUNES FILLES, en passant devant le COMTE, remettent à ses valets tous les ajustemens destinés à SUZANNE et à MARCELINE.
LES PAYSANS ET PAYSANNES s'étant rangés sur deux colonnes de chaque côté de la galerie, on danse une reprise du fandango (*Air noté*) avec des castagnettes; puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle ANTONIO conduit SUZANNE au COMTE; elle se met à genoux devant lui.

Pendant que le COMTE pose la toque et le voile sur la tête de SUZANNE, et lui donne le bouquet, DEUX JEUNES FILLES chantent le duo suivant: (*Air noté.*)

Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire
D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous:
Préférant au plaisir la plus noble victoire,
Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

SUZANNE est à genoux, et pendant les derniers vers du duo, elle tire le COMTE par son manteau, et lui montre le billet qu'elle tient: puis, portant la main qu'elle a du côté des spectateurs, à sa tête, où le COMTE a l'air d'ajuster sa toque, elle lui donne le billet, qu'il met furtivement dans son sein; on achève de chanter le duo; la fiancée se relève et fait une grande révérence au COMTE.

FIGARO vient recevoir SUZANNE des mains du Comte et se retire avec elle, de l'autre côté de la galerie, près de Marceline *.

On danse une autre reprise du fandango pendant ce temps.

Le COMTE, pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre, et tire le papier de son sein; mais, en le sortant, il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce, et regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit à part:

LE COMTE.

Pendant qu'il parle, ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo.

Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles partout!

Il jette l'épingle à terre, puis il lit le billet et le baise.

FIGARO, *qui a tout vu, dit bas à Marceline et à Suzanne:*

C'est un billet doux qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant; il était cacheté d'une épingle qui l'a outrageusement piqué.

La danse reprend: le Comte qui a lu le billet le retourne, il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle qu'il attache à sa manche.

FIGARO, *bas à Marceline et à Suzanne.*

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah! c'est une drôle de tête!

Pendant ce temps, Suzanne a des signes d'intelligence avec la Comtesse; la danse finit, la ritournelle du duo recommence. Figaro conduit Marceline au Comte, ainsi qu'on a conduit Suzanne; à l'instant où le Comte prend la toque et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivans:

L'HUISSIER, *criant vers la porte.*

Arrêtez donc, messieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes! les gardes!

Les gardes vont vite à cette porte.

LE COMTE, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est monsieur Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne?... elle reviendra. (*A part à Suzanne.*) Allons changer d'habits.

Elle sort avec Suzanne.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* LA COMTESSE *et* SUZANNE.

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah! je m'en vais vous le faire déchanter.

* Fanchette, Brid'oison, Bartholo, Marceline, Figaro, Suzanne; les Paysans et Paysannes occupant le milieu de la scène; le Comte et la Comtesse, assis; l'Huissier et les Garde-chasse dans le fond du théâtre; les Valets derrière le Comte et la Comtesse.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, BAZILE, *tenant sa guitare*, GRIPE-SOLEIL.

BAZILE *entre en chantant et s'accompagnant de la guitare, sur l'air du vaudeville de la fin* (Air noté).

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles ;
Est-ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger ?
N'est-ce pas pour voltiger ?
N'est-ce pas pour voltiger ?

FIGARO, *s'avançant, à Bazile.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos. Notre ami, qu'entendez-vous par cette musique ?

BAZILE.

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à monseigneur, en amusant monsieur (*en montrant Gripe-Soleil*), qui est de sa compagnie, je pourrai à mon tour réclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah ! monsigneu ! il ne m'a pas amusé du tout : avec leux guenilles d'ariettes...

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile ?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Marceline ; et je viens m'opposer...

FIGARO, *s'approchant**.

Y a-t-il long-temps que monsieur n'a vu la figure d'un fou ?

BAZILE.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer madame...

BARTHOLO, *en riant.*

Eh ! pourquoi ? laisse-le parler.

BRID'OISON, *s'avançant entre Figaro et Bazile***.

Fau...aut-il que deux amis...

FIGARO.

Nous amis !

BAZILE.

Quelle erreur !

FIGARO, *vite.*

Parce qu'il fait de plats-airs de chapelle ?

BAZILE, *vite.*

Et lui des vers comme un journal ?

FIGARO, *vite.*

Un musicien de guinguette !

BAZILE, *vite.*

Un postillon de gazette !

FIGARO, *vite.*

Cuistre d'oratorio !

BAZILE, *vite.*

Jokey diplomatique !

LE COMTE, *assis.*

Insolens tous les deux !

BAZILE.

Il me manque en toute occasion.

FIGARO.

C'est bien dit, si cela se pouvait.

BAZILE.

Disant partout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho ?

BAZILE.

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répète !

FIGARO.

Et pourquoi non, si cela est vrai ? Es-tu un prince pour qu'on te flagorne ? souffre la vérité, coquin ! puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur ; ou si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces ?

FAZILE, *à Marceline.*

M'avez-vous promis, oui ou non, si dans quatre ans, vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence ?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis ?

BAZILE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaisance.

TOUS, *ensemble.*

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne.

TOUS *ensemble, en montrant Figaro.*

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable !

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vou...ous renoncez à sa chère mère ?

BAZILE.

Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement ?

FIGARO.

D'en être cru le fils ; tu te moques de moi.

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que monsieur est de quelque chose ici, je déclare, moi, que je n'y suis plus de rien.

Il sort.

SCENE XII.

LES MÊMES, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme !

* Figaro, Bazile, Gripe-Soleil, le Comte assis, etc.

** Figaro, Brid'oison, Bazile, Gripe-Soleil, etc.

LE COMTE, *à part.*

Moi, ma maîtresse.

Il se lève.

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou...out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats, j'y signerai.

TOUS, *ensemble.*

Vivat!

Ils sortent.

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.

Il va pour sortir après les autres.

SCENE XIII.

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, *à Figaro.*

Et moi, je vas aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marroniers, comme on l'a dit.

LE COMTE, *revenant promptement.*

Quel sot a donné un tel ordre?

FIGARO.

Où est le mal?

LE COMTE, *vivement.*

Et la comtesse qui est incommodée, d'où verra-t-elle l'artifice? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Gripe-Soleil? la terrasse

Gripe-Soleil sort.

LE COMTE.

Sous les grands marroniers, belle idée! (*A part, s'en allant.*) Ils allaient incendier mon rendez-vous.

SCENE XIV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Quel excès d'attention pour sa femme!

Il va pour sortir.

MARCELINE, *l'arrêtant.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi; un sentiment mal dirigé m'avait rendu injuste envers ta charmante femme, je la supposais d'accord avec le comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avait toujours rebuté; j'aurais trop à rougir de te laisser de tels soupçons.

FIGARO.

Vous connaissiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines; je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie...

FIGARO.

N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou.

SCENE XV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie imperturbable; et si Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance, elle aura long-temps travaillé... (*Il se retourne et aperçoit Fanchette qui cherche de côté et d'autre.*) Eh! eh! eh! ma petite cousine qui nous écoute!

FANCHETTE.

Oh! pour ça, non; on dit que c'est malhonnête.

FIGARO.

Il est vrai; mais comme cela est utile, on fait aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardais si quelqu'un était là.

FIGARO.

Déjà dissimulée, friponne! vous savez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort bien où il est; c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine?

FANCHETTE.

A vous, petit cousin, je le dirai: c'est... ce n'est qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle! une épingle!... et de quelle part, coquine? A votre âge vous faites déjà un mét... (*se reprenant, et d'un ton doux*) vous faites déjà très-bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette, et ma jolie cousine est si obligeante...

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se fâcher? Je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, non, je badine. Tiens, ta petite épingle est celle que monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne, et qui servait à cacheter un petit papier qu'il tenait: tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc me le demander, quand vous le savez si bien?

FIGARO, *cherchant.*

C'est qu'il est assez gai de savoir comment monseigneur s'y est pris pour t'en donner la commission.

FANCHETTE, *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites: « Tiens, petite » Fanchette, rends cette épingle à ta belle cousine, et » dis-lui seulement que c'est le cachet des grands mar» roniers. »

FIGARO.

Des grands...

FANCHETTE.

Marroniers! Il est vrai qu'il a ajouté: « Prends » garde que personne ne te voie. »

FIGARO.

Il faut obéir, ma cousine. Heureusement, personne ne vous a vue; faites donc joliment votre commission, et n'en dites pas plus à Suzanne que monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirais-je? Il me prend pour un enfant, mon cousin.

Elle sort en sautant.

SCENE XVI.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Eh bien! ma mère?

MARCELINE.

Eh bien! mon fils?

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci... il y a réellement des choses...

MARCELINE.

Il y a des choses... eh! qu'est-ce qu'il y a?

FIGARO, *les mains sur sa poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'assurance n'était donc qu'un ballon gonflé? une épingle a tout fait partir.

FIGARO, *furieux.*

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée...

MARCELINE, *rappelant ce qu'il a dit.*

La jalousie! « Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable, et si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne... »

FIGARO, *vivement.*

Oh! ma mère, on parle comme on sent : mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi. — Je ne m'étonne plus s'il avait tant d'humeur sur ce feu! — Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses marroniers. Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère, en revanche, il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre et l'abandonner...

MARCELINE.

Bien conclu! abîmons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue et non le comte? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner sans appel? Sais-tu si elle se rendra sous les arbres; à quelle intention elle y va, ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? Je te croyais plus fort en jugement.

FIGARO, *baisant la main de Marceline avec respect.*

Elle a raison, ma mère, elle a raison, raison, toujours raison! Mais accordons, maman, quelque chose à la nature, on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère!

Il sort.

SCENE XVII.

MARCELINE, *seule.*

Adieu. — Et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne, ou plutôt avertissons-la; elle est si jolie créature! Ah! quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé contre ce fier, ce terrible... (*en riant*) et pourtant un peu nigaud de sexe masculin.

Elle sort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle de marroniers, dans un parc; deux pavillons, kiosques, ou temples de jardins, sont à droite et à gauche; le fond est une clairière ornée; un banc de gazon sur le devant de la scène à gauche. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE, *seule, tenant d'une main deux biscuits et une orange, et de l'autre une lanterne de papier, allumée.*

« Dans le pavillon à gauche, » a-t-il dit. C'est celui-ci. — S'il allait ne pas venir, à présent, mon petit drôle... Ces vilaines gens de l'office, qui ne voulaient pas seulement me donner une orange et deux biscuits! — Pour qui, mademoiselle? — Eh bien! monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh! nous savons. — Et quand ça serait : parce que monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser sur la joue!... Que sait-on? il me le rendra peut-être!

SCENE II.

FIGARO, *ayant un grand manteau sur les épaules, et un large chapeau rabattu,* FANCHETTE.

FANCHETTE, *voyant Figaro qui vient l'examiner, fait un cri.*

Ah!

Elle s'enfuit, et elle entre dans le pavillon à droite.

FIGARO.

C'est Fanchette!

SCENE III.

FIGARO, BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS *et de* TRAVAILLEURS.

FIGARO, *parcourant des yeux ceux qui arrivent, à mesure qu'ils paraissent, il leur dit d'un ton farouche :*

Bonjour, messieurs, bonsoir. Êtes-vous tous ici?

BAZILE.

Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à peu près?

ANTONIO, *regardant en l'air.*

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Eh! quels noirs apprêts fais-tu donc? — Il a l'air d'un conspirateur.

FIGARO, *agité.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château?

BRID'OISON.

Cè...ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là-bas, dans le parc, attendre un signal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, messieurs; c'est ici, sous ces marroniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, *se rappelant la journée.*

Ah! vraiment, je sais ce que c'est.—Retirons-nous, si vous m'en croyez: il est question d'un rendez-vous, je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Nou...ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'accourir tous, et dites du mal de Figaro s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous, par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom *de Verte-Allure,* du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I...il l'a.

BAZILE, *à part.*

Le comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi, je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux valets et aux travailleurs.*

Pour vous autres coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours; ou, par la mort, que je voudrais tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras...

Il secoue le bras de Gripe-Soleil.

GRIPE-SOLEIL, *s'en allant en criant et pleurant.*

Ah! ah! oh! oh! damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marié!

Ils sortent.

SCENE IV.

FIGARO, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre :*

O femme! femme! femme! créature faible et décevante!... nul animal créé ne peut manquer à son instinct, le tien est-il donc de tromper?... Après m'avoir obstinément refusé, quand je l'en pressais devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide! et moi, comme un benêt!... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus; du reste, homme assez ordinaire; tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner les treize royaumes, et vous voulez jouter... On vient... c'est elle?... Ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (*Il s'assied sur le banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! Fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre: me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule; à l'instant, un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahomé-

tans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate en nous disant : *chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient : mon terme était échu; je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant, je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et, comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château-fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et, comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question. On me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celle de la presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique; et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà derechef sans emploi! — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint! — Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de Pharaon : alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir; mais, comme chacun pillait autour de moi en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittais le monde, et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville, il me reconnaît; je le marie; et, pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parens m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat : C'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non, ce n'est pas nous. Eh! mais, qui donc? (*Il retombe assis.*) O bizarre suite d'événemens! Comment cela m'est-il arrivé! Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir *, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité; mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées : j'ai tout vu, tout fait, tout usé, puis l'illusion s'est détruite; et trop désabusé... Désabusé!... Suzon, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourmens!

SCENE V.

FIGARO; LA COMTESSE, *avec les habits de Suzanne;* SUZANNE, *avec ceux de la Comtesse;* MARCELINE.

FIGARO.

J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise.

Il se retire près de la première coulisse à gauche.

SUZANNE, *bas, à la comtesse.*

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y serait.

MARCELINE, *bas.*

Il y est aussi; baisse la voix.

SUZANNE, *bas.*

Ainsi, l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher; commençons.

MARCELINE, *bas.*

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon.

Elle entre dans le pavillon à droite, où est entrée Fanchette.

SCENE VI.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE.

Madame tremble! est-ce qu'elle aurait froid?

LA COMTESSE.

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE.

Si madame n'avait pas besoin de moi, je prendrais l'air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE.

C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE.

J'y suis toute faite.

FIGARO, *à part.*

Ah! oui, le serein!

Suzanne se retire près de la coulisse du côté opposé à Figaro.

SCENE VII.

FIGARO, CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

Figaro et Suzanne sont retiré de chaque côté sur le devant de la scène.

CHÉRUBIN, *en habit d'officier, arrive en chantant gaiement la reprise de l'air de la romance.*

La, la, la...

J'avais une marraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *à part.*

Le petit page!

CHÉRUBIN, *s'arrêtant.*

On se promène ici; gagnons vite mon asile, où la petite Fanchette... C'est une femme!

LA COMTESSE, *écoutant.*

Ah! grands dieux!

CHÉRUBIN, *se baissant en regardant au loin.*

Me trompé-je? A cette coiffure en plumes qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

LA COMTESSE, *à part.*

Si le comte arrivait!...

SCENE VIII.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

CHÉRUBIN *s'approche et prend la main de la Comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne : eh! pourrais-je m'y méprendre à la douceur de cette main, à ce petit tremblement qui l'a saisie, surtout au battement de mon cœur?

Il veut appuyer le dos de la main de la Comtesse sur son cœur, elle la retire.

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt?

LA COMTESSE, *bas.*

Figaro va venir.

LE COMTE, *à part, en s'avançant.*

N'est-ce pas Suzanne que j'aperçois?

CHÉRUBIN, *à la Comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE, *bas.*

Qui donc?

LE COMTE, *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est monseigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous, ce matin, quand j'étais derrière le fauteuil.

LE COMTE, *à part, avec fureur.*

C'est encore le page infernal!

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, *à part.*

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au Page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Vous prétendez...

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez?...

CHÉRUBIN.

Oh! que oui, j'oserai; tu prends sa place auprès de monseigneur, moi, celle du Comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, *à part.*

Ce brigandeau!

SUZANNE, *à part.*

Hardi comme un page.

Chérubin veut embrasser la Comtesse; le Comte se met entre deux, et reçoit le baiser.

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah ciel!

FIGARO, *à part, entendant le baiser.*

J'épousais une jolie mignonne!

Il écoute.

CHÉRUBIN, *tâtant les habits du Comte, à part.*

C'est monseigneur!

Il s'enfuit dans le pavillon à droite, où sont entrées Fanchette et Marceline.

SCENE IX.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO, *s'approchant.*

Je vais...

LE COMTE, *croyant parler au Page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser...

Il croit lui donner un soufflet, et c'est Figaro qui le reçoit.

FIGARO, *recevant le soufflet.*

Ah!

LE COMTE.

Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, *à part, s'éloignant en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ah! ah! ah! ah!

LE COMTE, *à la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Entend-on quelque chose à ce page! il reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeait de celui-ci!...

LE COMTE.

Comment! je ne pourrai faire un seul pas... (*A la Comtesse.*) Mais laissons cette bizarrerie, elle empoisonnerait le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*

L'espériez-vous?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet! (*Il lui prend la main.*) Tu trembles?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser que je l'ai pris.

Il la baise sur le front.

LA COMTESSE.

Des libertés!

FIGARO, *à part.*

Coquine!

SUZANNE, *à part.*

Charmante!

LE COMTE, *prenant la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la comtesse ait la main aussi belle!

LA COMTESSE, *à part.*

Oh! la prévention!

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondelet, ces jolis doigts pleins de grâce et d'espièglerie?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne.*

Ainsi l'amour...

LE COMTE.

L'amour... n'est que le roman du cœur, c'est le plaisir qui en est l'histoire; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable!

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE, *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

Je ne sais; moins d'uniformité peut-être, plus de piquant dans les manières, un je ne sais quoi qui fait le charme, quelquefois un refus; que sais-je? Nos jeunes femmes croient tout accomplir en nous aimant: cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment (quand elles nous aiment)! et sont si complaisantes, et si constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris, un beau soir, de trouver la satiété où l'on recherchait le bonheur.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! quelle leçon!

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.

LA COMTESSE, *piquée.*

Donc, elles doivent tout?...

LE COMTE, *en riant.*

Et l'homme rien? Changerons-nous la marche de la nature? Notre tâche à nous, fut de les obtenir; la leur...

LA COMTESSE.

La leur?...

LE COMTE.

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE, *prenant la main de sa femme.*

Il y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite et si vive et si jolie? avec un grain de caprice, tu seras la plus agaçante maîtresse! (*Il la baise au front.*) Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes : mais, comme la grâce que tu daignes y mettre est sans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *en faisant une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE, *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, *à part.*

Elle est intéressée; tant mieux.

LA COMTESSE, *regardant vers le fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les apprêts de ta noce : entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons pour les laisser passer?

LA COMTESSE.

Sans lumière?

LE COMTE, *l'entraînant doucement.*

A quoi bon? nous n'avons rien à lire.

FIGARO, *à part.*

Elle y va, ma foi! je m'en doutais.

Il s'avance.

LE COMTE, *grossissant sa voix, en se retournant.*

Qui passe ici?

FIGARO, *en colère.*

Passer! on vient exprès.

LE COMTE, *bas, à la Comtesse.*

C'est Figaro!...

Il s'enfuit.

LA COMTESSE.

Je vous suis.

Elle entre dans le pavillon à gauche, pendant que le Comte se perd dans le bois, au fond.

SCENE X.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, *cherchant à voir où vont le Comte et la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Je n'entends plus rien; ils sont entrés. M'y voilà. (*D'un ton altéré.*) Vous autres époux maladroits, qui tenez des espions à gages et tournez des mois entiers autour d'un soupçon, sans l'asseoir, que ne m'imitez-vous? Dès le premier jour, je suis ma femme, et je l'écoute; en un tour de main on est au fait : c'est charmant, plus de doute; on sait à quoi s'en tenir. (*Marchant vivement.*) Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin!

SUZANNE, *qui s'est avancée doucement, à part.*

Tu vas payer tes beaux soupçons. (*Du ton de voix de la Comtesse.*) Qui va là?

FIGARO, *extravagant.*

Qui va là? Celui qui voudrait de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant....

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Eh! mais, c'est Figaro!

FIGARO *regarde, et dit vivement.*

Madame la comtesse!

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vite.*

Ah! madame, que le ciel vous amène à propos! Où croyez-vous qu'est monseigneur?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat? Dis-moi...

FIGARO, *plus vite.*

Et Suzanne mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, *très-vite.*

Cette Suzon qu'on croyait si vertueuse, qui faisait la réservée! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, *en lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appelez pas.

FIGARO, *à part.*

Eh! c'est Suzon! Goddam!

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Vous paraissez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traîtresse! qui veut me surprendre!

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif désir?

SUZANNE.

Je ne serais donc pas de mon sexe! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

SUZANNE, *à part.*

Comme je le soufflerais!

FIGARO, *à part.*

Il serait bien gai qu'avant la noce...

SUZANNE.

Partout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

FIGARO.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

SUZANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi; mais vous ne le dites pas de bonne grâce.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah! madame, je vous adore. Examinez le temps, le lieu, les circonstances, et que le dépit supplée en vous aux grâces qui manquent à ma prière.

SUZANNE, *à part.*

La main me brûle.

FIGARO, *à part.*

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, monsieur, avez-vous songé?...

FIGARO.

Oui, madame, oui, j'ai songé...

SUZANNE.

Que pour la colère et l'amour...

FIGARO.

Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, madame?

SUZANNE, *de sa voix naturelle et lui donnant un soufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah! démonio! quel soufflet!

SUZANNE, *lui en donnant un second.*

Quel soufflet! et celui-ci?

FIGARO.

Et *ques-à-quo?* de par le diable! est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE, *le battant à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo?* Suzanne : et voilà pour tes soupçons; voilà pour tes vengeances et pour tes trahisons, tes expédiens, tes injures et tes projets. « *C'est-il ça de l'amour.* » Dis donc comme ce matin.

FIGARO, *riant en se relevant.*

Santa Barbara! Oui, c'est de l'amour. O bonheur! ô délices! ô cent fois heureux Figaro! Frappe, ma bien-aimée, sans te lasser; mais, quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! Bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la comtesse, avec un si trompeur babil, que, m'oubliant moi-même, en vérité, c'était pour elle que je cédais.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre au son de ta jolie voix?

SUZANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue? Ah! comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien rosser et garder rancune, c'est aussi par trop feminin. Mais dis-moi donc par quel bonheur je te

vois là, quand je te croyais avec lui; et comment cet habit, qui m'abusait, te montre enfin innocente?...

SUZANNE.

Eh! c'est toi qui es un innocent, de venir te prendre au piége apprêté pour un autre. Est-ce notre faute à nous, si, voulant museler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement.*

Ah! Figaro, pends-toi; tu n'as pas deviné celui-là! — Sa femme! O douze ou quinze mille fois spirituelles femelles!—Ainsi les baisers de cette salle?...

SUZANNE.

Ont été donnés à madame.

FIGARO.

Et celui du page?

SUZANNE, *en riant.*

A monsieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil?

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre?

SUZANNE, *en riant.*

Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO, *lui baisant la main.*

Ce sont des bijoux que les tiens; mais celui du comte était de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe! humilie-toi.

FIGARO, *en faisant tout ce qu'il annonce.*

Cela est juste, à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah! ce pauvre comte! quelle peine il s'est donnée!...

FIGARO, *se relevant sur ses genoux.*

Pour faire la conquête de sa femme!

SCENE XI.

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à gauche*; FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

Je la cherche en vain dans le bois, elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE, *bas, à Figaro.*

C'est lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, es-tu là-dedans?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, et moi je croyais...

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO, *bas.*

Achevons-le, veux-tu?

Il lui baise la main.

LE COMTE, *se retournant.*

Un homme aux pieds de la comtesse! Ah! je suis sans armes!

Il s'avance.

FIGARO, *se relevant tout-à-fait, et déguisant sa voix.*

Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire était destiné pour la noce.

LE COMTE, *à part.*

C'est l'homme du cabinet de ce matin.

Il se frappe le front.

FIGARO, *continuant.*

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE, *à part.*

Massacre! mort! enfer!

FIGARO, *bas.*

Il jure. (*Haut, à Suzanne, en la conduisant vers le pavillon à droite.*) Pressons-nous donc, madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, *à part.*

Ah! tout se découvre enfin.

SUZANNE, *près du pavillon à droite.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi.

Figaro baise Suzanne sur le front.

LE COMTE *s'écrie.*

Vengeance!

Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline et Chérubin.

SCENE XII.

LE COMTE, FIGARO.

Le Comte saisit Figaro par le bras.

FIGARO, *jouant la frayeur excessive.*

C'est mon maître!

LE COMTE, *reconnaissant Figaro.*

Ah! scélérat, c'est toi! (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! quelqu'un!

SCENE XIII.

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE.

Monseigneur, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon! c'est Pédrille. — Es-tu tout seul?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à étripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, et crie bien fort.

PÉDRILLE, *criant à tue tête.*

Pas plus de page que sur ma main. (*En présentant un paquet au Comte.*) Voilà le paquet.

LE COMTE, *le repoussant*

Eh! l'animal!

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeler. — Holà! quelqu'un, si l'on m'entend; accourez tous!

PÉDRILLE.

Figaro et moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?

SCENE XIV.

PÉDRILLE, BRID'OISON, LE COMTE, BARTHOLO, FIGARO, ANTONIO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, PAYSANS et PAYSANNES, VALETS *portant des flambeaux.*

Le théâtre est éclairé.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, *montrant le pavillon, à droite.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

Pédrille va se placer devant la porte du pavillon *.

BAZILE, *bas à Figaro.*

Tu l'as surpris avec Suzanne?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous tous, mes vassaux, entourez-moi cet homme, et m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ah, ah!

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous donc! (*A Figaro, d'un ton glacé.*) Mon cavalier, répondez, vous, à mes questions.

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourrait m'en exempter, monseigneur?... vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *se contenant.*

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'est ça parler.

LE COMTE, *reprenant sa colère.*

Non, si quelque chose pouvait augmenter ma fureur, ce serait l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, *hors de lui.*

O rage! (*Se contenant.*) Homme de bien qui feignez d'ignorer, nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

Il montre le pavillon à droite.

FIGARO, *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là?

LE COMTE, *vite.*

Dans celui-ci.

FIGARO, *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

BAZILE, *étonné.*

Ah, ah!

LE COMTE, *vite.*

Vous l'entendez, messieurs.

* . . . . . Gripe-Soleil, Pédrille, etc.

BARTHOLO, *étonné.*

Nous l'entendons.

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement que vous sachiez?

FIGARO, *froidement.*

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque temps; mais, soit qu'il l'ait négligée ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

La préf... (*Se contenant.*) Au moins, il est naïf, car ce qu'il avoue, messieurs, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON, *stupéfait.*

Sa...a complice!

LE COMTE, *avec fureur.*

Or, quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi.

Il entre dans le pavillon à droite.

SCENE XV.

LES MÊMES, *excepté* LE COMTE.

ANTONIO.

C'est juste.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui...i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO, *riant.*

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCENE XVI.

LES MÊMES, LE COMTE *et* CHÉRUBIN, *dans le pavillon à droite.*

LE COMTE, *parlant dans le pavillon et attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Tous vos efforts sont inutiles; vous êtes perdue, madame, et votre heure est bien arrivée. (*Il entre, sans regarder, en amenant Chérubin*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée*...

FIGARO, *s'écriant.*

Chérubin!

LE COMTE.

Mon page!

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE, *hors de lui, à part.*

Et toujours le page endiablé! (*A Chérubin.*) Que faisiez-vous dans ce salon?

CHÉRUBIN, *timidement.*

Je me cachais, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE.

Entres-y, toi, Antonio; conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est madame que vous y...y cherchez?

*Chérubin, Brid'oison, le Comte, Bartholo, Figaro, Antonio, Bazile, Gripe-Soleil, Pédrille, etc.

ANTONIO.

L'y a parguenne une bonne Providence : vous en avez tant fait dans le pays...

LE COMTE, *furieux.*

Entre donc.

Antonio entre dans le pavillon à droite.

SCENE XVII.

LES MÊMES, *excepté* ANTONIO.

LE COMTE.

Vous allez voir, messieurs, que le page n'y était pas seul.

CHÉRUBIN, *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelque ame sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, ANTONIO *et* FANCHETTE, *dans le pavillon à droite.*

ANTONIO, *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Allons, madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

Il entre en amenant Fanchette*.

FIGARO, *s'écriant.*

La petite cousine!

BAZILE.

Ah! ah!

LE COMTE.

Fanchette!

ANTONIO, *se retournant, s'écrie.*

Ah! palsambleu! monseigneur, il est gaillard de me choisir pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là.

LE COMTE, *outré.*

Qui la savait là-dedans?

Il veut entrer dans le pavillon.

BARTHOLO, *se mettant au devant.*

Permettez, monsieur le comte, ceci n'est pas clair; je suis de sang-froid, moi.

Il entre dans le pavillon à droite.

SCENE XIX.

LES MÊMES, *excepté* BARTHOLO.

BRID'OISON.

Voilà une affaire au...aussi trop embrouillée...

SCENE XX.

LES MÊMES, MARCELINE, BARTHOLO, *dans le pavillon à droite.*

BARTHOLO *parlant dans le pavillon, et attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Ne craignez rien, madame, il ne vous sera fait aucun mal, j'en réponds. (*Il paraît, tenant Marceline par la main, se retourne en s'écriant.*) Marceline**!

* Fanchette, Chérubin, Brid'oison, le Comte, Bartholo, Figaro, Antonio, Bazile, Gripe-Soleil, Pedrille, etc.

** Fanchette, Chérubin, Brid'oison, le Comte, Marceline, Bartholo, Figaro, Antonio, Bazile, Gripe-Soleil, Pedrille, etc.

BAZILE.

Ah! ah!

FIGARO, *riant.*

Eh! quelle folie! ma mère en est?

ANTONIO.

A qui pis fera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi? La comtesse...

SCENE XXI.

LES MÊMES, SUZANNE, *son éventail sur le visage, sortant du pavillon à droite.*

LE COMTE.

Ah! la voici qui sort. (*Prenant Suzanne violemment par le bras**.) Que croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse... (*Suzanne se jette à genoux la tête baissée*) Non, non... (*Figaro se jette à genoux de l'autre côté. Plus fort.*) Non, non... (*Marceline se jette à genoux. Plus fort.*) Non, non... (*Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison Hors de lui.*) Y fussiez-vous un cent!

SCENE XXII.

FANCHETTE, CHÉRUBIN, BRID'OISON, LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE, BARTHOLO, FIGARO, ANTONIO, BAZILE, GRIPE-SOLEIL, PÉDRILLE, *etc.*

LA COMTESSE, *sortant du pavillon à gauche, et se jetant à genoux.*

Au moins, je ferai nombre.

LE COMTE, *regardant la comtesse et Suzanne.*

Ah! qu'est-ce que je vois?

BRID'OISON, *riant.*

Eh! pardi! c'è...est madame.

LE COMTE, *voulant relever la comtesse.*

Quoi! c'était vous, comtesse? (*D'un ton suppliant.*) Il n'y a qu'un pardon bien généreux...

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez : « Non, non, » à ma place; et moi, pour la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition.

Elle se relève.

SUZANNE, *se relevant.*

Moi aussi.

MARCELINE, *de même.*

Moi aussi.

FIGARO, *de même.*

Moi aussi. Il y a de l'écho ici!

Tous se relèvent.

LE COMTE.

De l'écho! — J'ai voulu ruser avec eux, ils m'ont traité comme un enfant.

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regrettez pas, monsieur le comte.

FIGARO, *s'essuyant les genoux avec son chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur.

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle?...

SUZANNE.

C'est madame qui l'avait dicté.

* Fanchette, Chérubin, Brid'oison, le Comte, Suzanne Bartholo, Figaro, Antonio, Bazile, Gripe-Soleil, Pédrille, etc.

LE COMTE.

La réponse lui en est bien due.

Il baise la main de la Comtesse.

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient.

Elle donne la bourse à Figaro, et le diamant à Suzanne*.

SUZANNE, *à Figaro.*

Encore une dot.

FIGARO, *frappant la bourse dans sa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher!

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, et le jette à terre.*

La jarretière? elle était avec ses habits; la voilà.

Les garçons de la noce veulent ramasser la jarretière.

CHÉRUBIN, *plus alerte, court la prendre, et dit:*

Que celui qui la veut vienne me la disputer.

LE COMTE, *en riant, à Chérubin.*

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt?

CHÉRUBIN, *faisant un pas en arrière en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon colonel?

FIGARO, *avec une colère comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu: voilà comme les grands font justice!

LE COMTE.

C'est sur sa joue? (*Riant.*) Ah, ah, ah! qu'en dites-vous donc, ma chère Comtesse?

LA COMTESSE, *absorbée, revient à elle, et dit avec sensibilité :*

Ah! oui, cher Comte, et pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE, *à Brid'oison, en lui frappant sur l'épaule.*

Et vous, don Brid'oison, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su...ur tout ce que je vois, monsieur le Comte?... Ma...a foi, pour moi, je...e ne sais que vous dire: voilà ma façon de penser.

TOUS *ensemble.*

Bien jugé.

FIGARO.

J'étais pauvre, on me méprisait; j'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

BARTHOLO.

Je les connais.

FIGARO, *en saluant les spectateurs.*

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir.

On joue la ritournelle du vaudeville. (*Air noté.*)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux!
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot serait jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait son parti...

FIGARO.

Je le sais...
(*Il chante.*) *Gaudeant bene nati.*

BAZILE.

Non!
(Il chante) : *Gaudeat bene* nanti.

SUZANNE.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, et chacun rit;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.
De cette absurde injustice
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi. *bis.*

FIGARO.

Jean Jeannot, jaloux risible,
Veut unir femme et repos;
Il achète un chien terrible,
Et le lâche en son enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout est mordu;
Hors l'amant qui l'a vendu. *bis.*

FANCHETTE.

Robin me dit en cachette :
« Si l'amour t'était connu,
» Que ton sein, jeune Fanchette,
» De plaisir serait ému!
» Dans tous les yeux il te guette. »
Je l'ai donc vu chez Robin,
Dans les yeux de Chérubin. *bis.*

LA COMTESSE.

Telle est fière et répond d'elle,
Qui n'aime plus son mari;
Telle autre presque infidèle
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! est celle
Qui se veille en son lien,
Sans oser jurer de rien. *bis.*

LE COMTE.

D'une femme de province
A qui ses devoirs sont chers
Le succès est assez mince;
Vive la femme aux bons airs!
Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous. *bis.*

MARCELINE.

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

FIGARO *continuant l'air.*

Ce secret met en lumière
Comment le fils d'un butor
Vaut souvent son pesant d'or. *bis*

* Par le sort de la naissance
* L'un est roi, l'autre est berger;
* Le hasard fit leur distance,
* L'esprit seul peut tout changer.
* De vingt rois que l'on encense
* Le trépas brise l'autel,
* Et Voltaire est immortel. *bis.*

CHÉRUBIN.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours,
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image:
Tel paraît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. *bis.*

SUZANNE.

Si ce gai, ce fol ouvrage
Renfermait quelque leçon,
En faveur du badinage,
Faites grâce à la raison.
Ainsi la nature sage
Nous conduit, dans nos désirs,
A son but, par les plaisirs. *bis.*

BRID'OISON.

Or, messieurs, la co...omédie,
Que l'on juge en cè...et instant,
Sauf erreur, nous pein...eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie,
Il s'agite en cent fa...açons;
Tout fini ..it par des chansons. *bis.*

BALLET GÉNÉRAL.

* Fanchette, Chérubin, Brid'oison, le Comte, la Comtesse, Suzanne, Figaro, Bartholo, Antonio, Bazile, Gripe-Soleil, Pédrille, etc.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.